



**Frankenstein  
et autres  
Dr Jekyll de  
la littérature**  
Page 5



**Spécial Recherche et création**  
**RISQUES MAJEURS**  
Encart central



**Les danseurs virtuels  
de Martine Époque**  
Page 12

Le journal de  
l'Université du Québec  
à Montréal

# L'UQAM

Volume XXXIV  
Numéro 7  
26 novembre 2007

Prix d'excellence de la Fondation Hnatyshyn

## L'audace de Louise Déry récompensée

**Marie-Claude Bourdon**

«Un commissaire, c'est quelqu'un qui se commet pour l'art, qui ose et qui risque», dit avec la fougue qu'on lui connaît celle qui dirige depuis 10 ans les destinées de la Galerie de l'UQAM. Louise Déry reçoit aujourd'hui à Ottawa le Prix d'excellence de la Fondation Hnatyshyn pour le commissariat en art contemporain. Remis pour la première fois cette année, ce prix d'une valeur de 15 000 \$ accordé à un ou une commissaire à mi-carrière en reconnaissance de sa contribution importante à l'avancement de l'art contemporain au Canada, constitue tout un honneur pour la directrice de la Galerie et pour l'UQAM.

«Je suis très flattée, mais aussi très heureuse parce que les gens savent très peu à quoi ressemble le travail des commissaires et que le prix contribuera à faire connaître la profession», dit Louise Déry en soulignant l'initiative de la Fondation Hnatyshyn qui, un an après avoir créé un prix en arts visuels, innove avec un deuxième prix réservé aux professionnels de l'art.

«Dans le domaine de l'art contemporain, le commissaire est à l'exposition ce que le metteur en scène est à la pièce de théâtre, explique la directrice de la Galerie. C'est lui qui réunit les œuvres et qui règle les détails de leur exposition en essayant de créer le circuit idéal pour les découvrir.»

Comme le metteur en scène, le commissaire interprète l'œuvre d'un créateur qu'il a envie de faire connaître. Il est le lien entre le public et l'artiste. «Le commissaire est aussi un médiateur», dit Louise Déry. Médiateur par son travail d'exposition, mais aussi par ses textes. «Quand on est le premier spécialiste à mettre des mots sur une œuvre, dit la commissaire, cela demande un effort d'imagination très grand pour créer un langage qui soit en résonance avec le travail de l'artiste.»

**Une «tête chercheuse»**

Louise Déry se définit comme une «tête chercheuse». «En tant que directrice d'une galerie appartenant à une



Photo : François L. Delagrave

**Louise Déry, directrice de la Galerie de l'UQAM, remporte le premier Prix d'excellence de la Fondation Hnatyshyn pour le commissariat en art contemporain.**

université, je me dois d'être capable de lire les nouvelles tendances, de prendre des risques, d'exposer des choses qui ne l'ont jamais été.» Mais la commissaire n'a jamais craint de s'aventurer en terrain inconnu. C'est d'ailleurs pour le caractère innovateur d'un projet extravagant, *Paysages verticaux*, une exposition présentée hors les murs du Musée du Québec pendant l'été 1989 et réunissant des artistes tels que Michael Snow, Daniel Buren, Angela Grauerholz, Giuseppe Penone, Dominique Blain et Melvin Charney, qu'elle a déjà reçu un autre prix prestigieux, celui de l'Association des musées canadiens, en 1990.

C'est de cette époque que date son idée de «chantier», une constante dans son travail de commissariat. «J'ai ra-

rement choisi des œuvres dans des ateliers, dit-elle. Mon travail consiste plutôt à essayer de voir ce qui émerge dans le travail de certains artistes et de leur proposer une idée. Souvent, l'exposition est une œuvre en développement, c'est un travail expérimental. Cinq minutes avant le vernissage, on ne sait pas encore à quoi cela ressemblera.»

**Travail de proximité**

Fidèle à ses artistes, Louise Déry passe beaucoup de temps avec eux, elle expose souvent les mêmes et dit qu'elle n'en aura jamais 300. «Il y a des commissaires qui n'aiment pas travailler avec des artistes vivants, remarque-t-elle. Moi, c'est le contraire. Je n'ai jamais publié un texte sur un artiste

Nomination du prochain recteur

## Le C.A. recommande la candidature de M. Corbo

**Angèle Dufresne**

Le Conseil d'administration de l'UQAM, a recommandé au gouvernement du Québec, à sa réunion du 20 novembre, de nommer Claude Corbo au poste de recteur pour un mandat de cinq ans.

La consultation auprès de la communauté universitaire, qui s'est tenue du 12 au 19 novembre, a permis à M. Corbo d'obtenir le mandat clair qu'il sollicitait. En effet, le taux de participation a été de 66,7 % - taux supérieur à la moyenne des cinq consultations au rectorat depuis 1990 - et 75,5 % des voix se sont exprimées en faveur de sa candidature. Chez les professeurs qui forment la majorité des voix de la consultation pour la désignation du recteur, 76,8 % ont voté pour M. Corbo, soit 535 voix contre 162. Chez les cadres, le pourcentage des voix en sa faveur a été de 96,2 %. Par ailleurs, chez les chargés de cours, les syndicats, les associations professionnelles, étudiantes et de diplômés qui disposent de 136 votes sur 1407, le pourcentage des votes en faveur de M. Corbo a été inférieur à 50 %. Les résultats détaillés de la consultation sont disponibles sur le site Web du Secrétariat des instances.

Dans une communication qu'il a lue aux membres du Conseil d'administration et que l'UQAM a diffusée à la communauté universitaire, M. Corbo a remercié tous ceux qui lui ont témoigné leur appui et confiance: «...je lis dans le soutien apporté à ma candidature un mandat clair et, surtout, l'expression d'une volonté de changement et d'une confiance en notre capacité collective de réussir, à la hauteur des défis qui confrontent notre Université.»

M. Corbo a réitéré les valeurs qui soutiennent son action, c'est-à-dire rigueur, intégrité, transparence, écoute, conseil et «quand cela sera néces-

sans d'abord le lui faire lire. Pas pour son approbation, mais parce que je crois à ce travail dans la proximité, à ce dialogue.»

Parfois, observe-t-elle, c'est le commissaire qui permet au créateur de

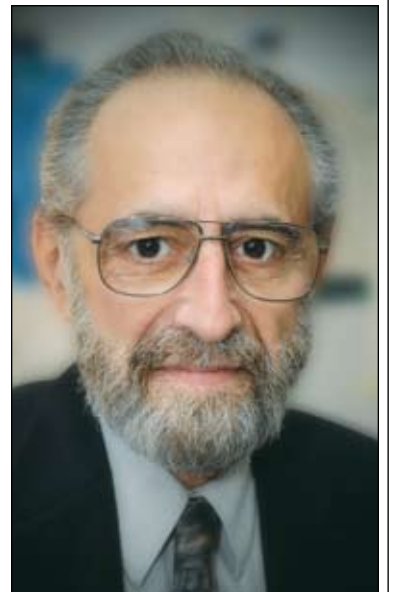


Photo : Michel Giroux

**Claude Corbo**

saire, m'ajuster». Il a également fait valoir sa volonté de rechercher et de construire les consensus nécessaires au redressement de l'établissement et à la poursuite efficace et réussie de ses missions. Il n'a pas passé sous silence les «sacrifices qui, pendant un temps, pourront être nécessaires», et a marqué sa volonté de mettre en œuvre le plan d'action qu'il a proposé au cours de sa campagne des dernières semaines et qui comprend, au chapitre des finances, le plan de redressement que l'UQAM s'appête à déposer à la ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport, Michelle Courchesne, dans le cadre de l'entente administrative MELS/UQAM/UQ.

M. Corbo signale également au gouvernement du Québec qu'il serait «téméraire» d'ignorer l'un des points majeurs soulevés par le Vérificateur général du Québec dans son rapport intérimaire déposé le 1<sup>er</sup> novembre, à l'effet que, outre les efforts internes, «un allègement significatif de sa dette» était nécessaire à l'UQAM pour qu'elle puisse respecter ses missions. «Il faudra ainsi trouver une façon, a-t-il précisé, de faire passer le Complexe des sciences de la colonne des problèmes à celle des atouts de l'UQAM.» ●

«voir» son œuvre pour la première fois. «Des artistes me disent que je leur ai fait découvrir dans leur travail des choses dont ils ne soupçonnaient pas

Suite en page 2 ►

# Madame Brenda Mary Gourley, docteure *honoris causa*



Photo : Denis Bernier

Danielle Laberge, rectrice par intérim de l'UQAM, Brenda Mary Gourley, docteure *honoris causa*, Louise Bertrand, directrice générale de la TÉLUQ.

L'UQAM a décerné un doctorat *honoris causa* à Brenda Mary Gourley, vice-chancière de *The Open University*, au Royaume-Uni. Cette distinction lui a été attribuée sur recommandation de la Télé-université (TÉLUQ) pour souligner la carrière exceptionnelle d'une bâtisseuse pour qui «l'accès à l'éducation» et «la justice sociale» sont une seule et même cause.

Détentrice d'un M.B.A. de l'Université d'Afrique du Sud, Mme Gourley a débuté sa carrière à l'Université du Natal. Successivement professeure, doyenne et vice-chancière adjointe, elle y est devenue vice-chancière en 1994, première femme à occuper ce poste en Afrique du Sud. Sa nomination a coïncidé avec la fin de l'apar-

theid et l'arrivée de Nelson Mandela au pouvoir. Sous sa direction, l'Université du Natal a doublé ses effectifs étudiants, élargissant ainsi l'accessibilité de la population aux études supérieures.

En 2002, la professeure Gourley a été nommée vice-chancière de *The Open University* qui, avec ses 180 000 étudiants, est la plus importante université de Grande-Bretagne. Fondée en 1969, cette institution s'est rapidement imposée comme le leader occidental en matière de formation à distance.

Présidente de l'Association des universités du Commonwealth, Mme Gourley s'est exprimée abondamment sur le rôle des universités et sur les

objectifs de l'éducation à distance à l'ère de l'Internet, de l'internationalisation des savoirs et de la globalisation du commerce. Son souci est que la révolution provoquée par l'enseignement sans frontières s'accomplisse dans un esprit de tolérance et d'ouverture. Conférencière recherchée, Mme Gourley a livré l'essentiel de sa pensée dans des allocutions et séminaires, traduits en plusieurs langues et diffusés dans le cyberspace.

Les liens d'amitié qui unissent la Télé-université et *The Open University* sont étroits et ne se sont jamais démentis. Pour la TÉLUQ, cette université demeure une inspiration et un modèle.

# Georges Leroux remporte le Grand Prix du livre de Montréal

Georges Leroux, professeur associé au Département de philosophie cumule les honneurs. Après avoir obtenu le prix de la revue *Études françaises*, il a remporté le Grand Prix du Livre de Montréal pour le même essai, *Partita pour Glenn Gould*, publié par les Presses de l'Université de Montréal. Ce prix annuel, accompagné d'une bourse de 15 000 \$, récompense la facture exceptionnelle et l'apport original d'un ouvrage de création, d'analyse, de compilation ou de référence littéraire, artistique ou sociohistorique. «J'en suis très heureux et bouleversé. Je ne m'y attendais absolument pas», a déclaré M. Leroux.

*Partita pour Glenn Gould* n'est pas une biographie, pas plus qu'un ouvrage s'adressant spécifiquement aux musicologues et autres spécialistes de la musique classique. «Il s'agit d'une suite de méditations personnelles sur le sens de la vie, et plus précisément sur la manière dont Gould a vécu la sienne, explique l'auteur. C'est un cas particulier d'artiste ascétique, entièrement dédié à son art, qui a mené une vie de solitaire, dans le vrai sens du terme.»

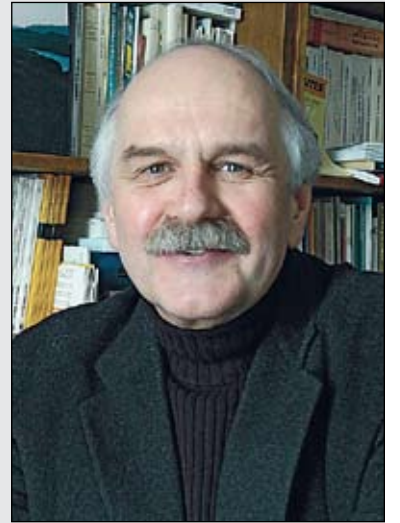


Photo : Michel Giroux

Georges Leroux, professeur associé au Département de philosophie.

Spécialiste de la philosophie grecque, professeur invité dans plusieurs universités européennes, Georges Leroux est aussi un observateur attentif et engagé de la société québécoise. Il a signé récemment un autre essai, *Éthique, culture religieuse, dialogue*, publié chez Fides, qui porte sur le nouveau programme d'enseignement d'éthique et de culture religieuse destiné aux élèves des écoles primaires et secondaires.

## ► L'AUDACE – Suite de la page 1

l'existence.» Parfois, cela transforme leur création.

Au cours de sa carrière, Louise Déry a consacré des expositions à de nombreux créateurs, dont Peter Gnass, Raphaëlle de Groot, Gergory Forstner, Rober Racine, Jana Sterbak, Michael Snow ou le philosophe Jean-Luc Nancy. Elle a aussi monté de nombreuses expositions à thématiques ou à problématiques, comme *L'Art inquiet. Motifs d'engagement* (1998) ou encore *L'image manquante* (2004) sur la dimension poétique des arts visuels à partir de la question de l'absence, du vide et de l'empreinte.

Parmi ses poulains, le plus célèbre est sans doute David Altmejd, le sculpteur montréalais, diplômé de l'UQAM, qu'elle a proposé pour représenter le Canada à la Biennale de Venise, l'été dernier. Cette participation à la plus importante exposition en art contemporain de la scène internationale a été une consécration pour Altmejd, mais aussi pour sa commissaire que des collectionneurs réputés appellent pour la consulter sur les artistes qui montent. «Une galerie d'art dans une université, c'est comme un laboratoire, dit-elle. Parfois on trouve la bonne molécule.» ●

# Inauguration de nouveaux locaux en urbanisme

Les salles PRAXIS, utilisées par les étudiants des programmes de premier cycle en urbanisme, seront officiellement inaugurées le 11 décembre prochain. Ces quatre salles de classe, entièrement équipées avec des technologies dernier cri, sont situées au deuxième étage du pavillon Hubert-Aquin.

Finies les antiques tables à dessin ou même les maquettes en carton, bois ou plexiglas. Les étudiants travaillent désormais avec leurs portables et des tablettes graphiques qui permettent, par projection en salle et diffusion sur Internet, de jumeler les notes de cours manuscrites, les présentations électroniques et les annotations. «Ces nouveaux locaux font le bonheur de tous, affirme la professeure et directrice de l'unité des programmes d'urbanisme, Sylvie Paré. Ils répondent à la forte croissance du programme de baccalau-

réat, qui accueille environ 120 nouveaux étudiants chaque année.»

Pour le professeur Denis Proulx, il importe avant tout que ces futurs diplômés soient bien outillés pour faire leur place sur le marché du travail. «Notre taux de placement est de 100 %, dit-il, mais nous nous assurons en plus que nos diplômés sachent utiliser les logiciels les plus récents.»

Ces salles n'auraient pu être équipées sans les dons de M. Jean-Jacques Laurans, président du Groupe Alfid, et de M. Jacques Grenier, président-directeur-général de AXOR Experts-Conseils inc. Leur aménagement a été l'œuvre, entre autres, de Christine Scott, alors adjointe au doyen de l'ESG, et Guy Gendron, spécialiste des technologies audiovisuelles au Service de l'audiovisuel.



Photo : François L. Delagrave

Le professeur Denis Proulx et un groupe d'étudiants en urbanisme.

## L'UQAM

Le journal *L'UQAM* est publié par le Service des communications, Division de l'information.

### Directeur des communications

Daniel Hébert

### Directrice du journal

Angèle Dufresne

### Rédaction

Marie-Claude Bourdon, Anne-Marie Brunet, Pierre-Etienne Caza, Dominique Forget, Claude Gauvreau

### Photos

François L. Delagrave

### Conception de la grille graphique

Jean Gladu, designer

### Graphisme

Geneviève Ouellet

### Infographie

André Gerbeau

### Publicité

Isabelle Bérard

Communications Publi-Services Inc. (450) 227-8414, poste 300

### Impression

Payette & Simms (Saint-Lambert)

### Adresse du journal

Pavillon Berri, local WB-5300

Téléphone : (514) 987-6177 • Télécopieur : (514) 987-0306

### Adresse courriel

journal.uqam@uqam.ca

### Version Web du journal

www.journal.uqam.ca/

### Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 0831-7216

Les textes de *L'UQAM* peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.

## UQAM

Université du Québec à Montréal

Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal Québec H3C 3P8

# Pierre Fortin nommé à la tête d'un groupe de travail

**Dominique Forget**

Bien que le Québec représente 24 % du poids démographique du Canada, sa part de l'activité économique se limite à 20 %. Cette performance discutable risque de décliner avec le départ massif à la retraite des baby-boomers et la faible proportion de jeunes Québécois qui arrivent sur le marché du travail. Il faudra pourtant trouver des moyens de stimuler la croissance économique dans la Belle Province, ne serait-ce que pour assumer les coûts du système de santé qui ne peuvent qu'exploser avec le vieillissement de la population. Quel levier faudra-t-il activer pour permettre une telle croissance? C'est pour trouver des pistes de réponses à cette question

que la ministre des Finances, Monique Jérôme-Forget, a annoncé le 30 octobre dernier la création du Groupe de travail sur l'investissement des entreprises, présidé par Pierre Fortin, professeur au Département des sciences économiques.

«Il existe essentiellement deux approches pour soutenir la croissance économique, explique l'économiste. La première consiste à augmenter la fraction de la population au travail. Au Québec, on sait que cette bataille est perdue. D'ici 2030, il y a aura un million de plus de Québécois qui auront plus de 65 ans qu'à l'heure actuelle. Et il y aura 500 000 Québécois de moins qui seront âgés de 15 à 64 ans. Il faut donc se tourner vers la seconde approche, qui consiste à

augmenter la productivité par heure travaillée.»

## Les Temps modernes?

Si les travailleurs arrivent à générer plus de richesse pour chaque heure investie au boulot, il y aura nécessairement plus de revenus à distribuer à la fin de l'année. Les salaires augmenteront et, du coup, le niveau de vie également. Et qui dit meilleur niveau de vie dit aussi souvent, en bout de piste, augmentation du taux de natalité et de l'immigration.

Mais comment doit-on s'y prendre pour accroître la productivité par heure travaillée? Pierre Fortin se fait rassurant: il ne s'agit pas d'augmenter la cadence des chaînes de montage, à l'image du film *Les Temps modernes* de Charlie Chaplin. Il s'agit plutôt d'équiper les travailleurs d'outils de travail et de technologies de pointe. Modernisation des usines, achat de logiciels dernier cri, remplacement d'équipements désuets, amélioration des procédés... Or, ce genre de mesures passe par des investissements massifs. Pierre Fortin s'interroge sur les façons d'attirer les capitaux nécessaires au Québec. «Autant il faut inciter les entreprises québécoises à investir chez nous, autant faut-il trouver les moyens de séduire les investisseurs étrangers.»

Dans le cadre de ses travaux, le Groupe de travail sur l'investissement des entreprises se penchera notamment sur l'expansion possible des pratiques de libre-échange et sur les modes de taxation des entreprises. Il s'intéressera aussi à la crise de confiance entourant l'industrie de la construction au Québec, dans le contexte où les épisodes de dépassement des coûts ne cessent de se

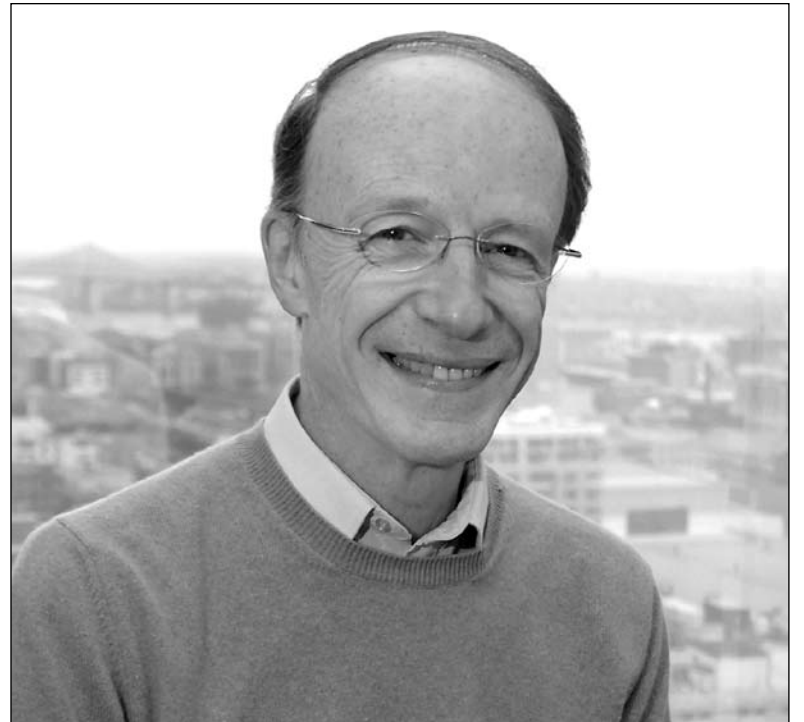


Photo: Denis Bernier

**Pierre Fortin, professeur au Département des sciences économiques.**

multiplier. «Une entreprise qui veut construire une usine et à qui l'on propose un devis de 400 M\$ souhaitera peut-être investir chez nous. Mais si quelqu'un la met en garde, faisant valoir que les coûts pourraient très bien exploser et grimper à 700 M\$, elle risque d'aller voir ailleurs.»

## L'avantage québécois

Pierre Fortin – qui travaille dans le cadre de ce projet en collaboration avec Andrée Corriveau, ancienne présidente-directrice générale du Centre financier international de Montréal, et Jean Boivin, professeur à HEC Montréal – espère que le dépôt du rapport aura un effet tonifiant sur l'investissement au Québec. Selon lui, la province offre des avantages indéniables par rapport à ses voisins, ontarien ou américain. Elle profite de créneaux d'excellence, que ce soit dans le sec-

teur du multimédia, des biotechnologies ou de l'aérospatial. «En plus, par rapport aux États-Unis, les employeurs profitent ici d'une stabilité de la main-d'œuvre exceptionnelle et de frais bien moindres en ce qui concerne l'assurance-maladie des employés. Les frais juridiques sont aussi beaucoup moins élevés qu'aux États-Unis. Là-bas, les entreprises manufacturières reçoivent constamment des poursuites, souvent frivoles, mais qui entraînent malgré tout d'importants frais d'avocats.»

Le Groupe de travail a peu de temps pour produire son rapport. Ce dernier devra être déposé auprès de la ministre en janvier 2008. Est-ce un échéancier réaliste? Pierre Fortin répond par une boutade. «La seule raison de notre existence consiste à accélérer la productivité au Québec. Il faut bien montrer qu'on est nous-mêmes productifs.» •

PUBLICITÉ

## NOUVELLES DE LA COMMISSION DES ÉTUDES

# Le rattrapage pourrait s'étendre jusqu'au 4 janvier

**Angèle Dufresne**

Les membres de la Commission des études dont c'est la responsabilité de garantir la «qualité du travail académique» lorsqu'elle est mise à mal, selon les termes de la présidente Danielle Laberge, ont convenu des balises qui prévaudront pour valider la session d'automne 2007, perturbée par le mouvement de grève étudiant. Un bilan plus détaillé des cours manqués et des actions prises pour la reprise des heures de formation sera fait par les doyens à la réunion régulière de la Commission des études du 4 décembre.

Compte tenu qu'il n'y a presque plus de marge de manœuvre en raison de l'état d'avancement de la session, certains cours de rattrapage devront être donnés dans la semaine du 18 au 21 décembre et même les 3 et 4

janvier, au besoin.

La vice-rectrice aux Études et à la vie étudiante, Mme Carole Lamoureux, a rappelé qu'une session complète comportait 45 heures de cours, réparties en 15 semaines, et que le rattrapage consécutif à la grève de 2005 ne devait pas servir de référence. Au dire du doyen de la Faculté des sciences humaines «il y a eu des pertes en 2005», malgré le fait que la session d'hiver a pu déborder largement en mai, alors que dans ce cas-ci il est impossible de prolonger au-delà du 4 janvier.

Aux représentants des étudiants présents qui affichaient leur désaccord quant aux modalités de reprise des heures de formation perdues, la présidente de la C.É. a répliqué «Je ne comprends pas que l'on puisse affirmer que perdre neuf heures de cours dans une session n'est rien!»

Dans certains cas, ce sont 12 heures de cours qui auront été perdues, dans d'autres trois ou six. Le bilan provisoire présenté aux commissaires, établi au 19 novembre, montre des levées de cours dans six facultés, même si seulement cinq associations facultaires ont décrété la grève. À la Faculté des sciences de l'éducation des cours auraient été perdus également.

Les professeurs se sont interrogés sur le calendrier de remise des notes dans les cas de prolongation de la session. Les commissaires ont demandé à la vice-rectrice Carole Lamoureux, aux doyens et vice-doyens aux études, ainsi qu'à la registraire d'examiner les impacts des décisions prises dans le cadre de la validation de la session d'automne et de faire rapport à la séance du 4 décembre •

# Un pas en arrière pour le Canada

Marie-Claude Bourdon

Depuis 20 ans, des leaders autochtones et des représentants gouvernementaux de partout dans le monde, dont plusieurs du Canada, ont œuvré à rédiger et à peaufiner la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones. Le 13 septembre dernier, lors d'un vote qualifié d'historique, l'Assemblée générale des Nations Unies adoptait la Déclaration. Mais le Canada ne faisait pas partie des 143 pays qui se sont prononcés en sa faveur. Avec les États-Unis, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, il était l'un des quatre États membres de l'Assemblée à s'y opposer.

Que s'est-il passé pour que le Canada, qui se targue d'être à l'avant-garde en matière de droits de la personne, finisse par se dissocier de la Déclaration? «Il est évident que l'arrivée des Conservateurs au pouvoir a changé la perspective du gouvernement canadien sur la question, répond Alain Beaulieu, professeur au Département d'histoire et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur la question territoriale autochtone. Dans les dossiers concernant les droits des Autochtones, on a adopté une attitude de confrontation plutôt que de conciliation.»

On dit d'ailleurs, selon Alain Beaulieu, que l'un des principaux conseillers du Premier ministre Stephen Harper dans le dossier autochtone est Tom Flanagan, un ancien conseiller du Reform Party et l'auteur de *First Nations? Second Thoughts*, un ouvrage controversé sur les revendications des Premières Nations. «Il s'agit d'une charge contre la rectitude du discours politique sur les Autochtones», explique le professeur. Selon l'auteur, les Autochtones sont des «immigrants» qui sont venus s'installer sur le territoire, comme les Européens qui sont venus ensuite, et ils ne devraient donc pas jouir de droits particuliers.

## Des implications concrètes

À la décharge des Conservateurs, Alain Beaulieu note que les quatre pays qui ont voté contre la Déclaration sont aussi ceux où, non seulement il existe un problème autochtone, mais où il s'est développé un droit des Autochtones. «À partir du moment où les tribunaux confèrent des avantages économiques aux droits associés au statut d'autochtone, la question devient beaucoup plus sensible que dans les pays où la reconnaissance de ces droits ne change rien dans les faits, dit-il. Il faut que la démocratie existe, il faut un état de droit, il faut que les décisions des tribunaux soient respectées pour que le fait de reconnaître des droits aux Autochtones ait des implications concrètes.»

De nombreux pays, entre autres en Amérique Latine, ont beau avoir reconnu la Déclaration, leurs populations autochtones resteront plus vulnérables que celles des quatre pays qui ont voté contre son adoption. Pour d'autres États, il ne coûtait pas grand-chose de faire de beaux discours en fa-



Photo: Denis Bernier

Alain Beaulieu, professeur au Département d'histoire et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur la question territoriale autochtone.

veur des droits autochtones, souligne l'historien. «La France et l'Angleterre auraient peut-être hésité davantage à voter en faveur de la Déclaration s'ils pouvaient être tenus responsables des actes commis par leurs ancêtres colonisateurs.»

En réalité, il n'y a pas beaucoup d'écart entre ce que contient la Déclaration et les droits déjà reconnus par le Canada, dit Alain Beaulieu. «Par exemple, la Déclaration reconnaît aux Autochtones des droits sur des territoires qu'ils possèdent ou qu'ils ont déjà occupés ou utilisés. Or, ces droits sont déjà reconnus par la jurisprudence canadienne. Par contre, la Déclaration introduit le droit à la réparation et la crainte du gouvernement canadien est que cela mène à rouvrir tous les traités sur les territoires acquis à l'ouest de l'Ontario à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.»

## Des traités contestés

Contrairement à ce qui s'est passé dans l'est du pays, la plupart des territoires de l'Ouest canadien ont fait l'objet de traités et ont été achetés aux peuples indigènes, souligne l'historien. Ces traités, signés sans consentement éclairé, ont déjà été contestés devant les tribunaux. Même si la Déclaration n'a pas force de loi, elle pourrait être utilisée pour ajouter de la pression sur le gouvernement canadien.

D'autres dispositions de la Déclaration suscitaient l'inquiétude d'Ottawa. Ainsi, «des dispositions relatives au concept de consentement préalable pourraient limiter la capacité de l'État à agir sans demander l'avis des communautés autochtones et obtenir leur consentement pour des mesures susceptibles d'avoir un impact sur leurs droits», précise Alain Beaulieu.

Lors d'un débat organisé le 13 novembre dernier par l'Observatoire international sur le racisme et les discriminations, Peter Leuprecht, professeur au Département de sciences juridiques et directeur de l'Institut d'études internationales de Montréal, a passé en revue et critiqué les divers arguments

utilisés par le gouvernement canadien pour s'opposer à la Déclaration. «Je ne suis pas content de mon gouvernement et je comprends les Autochtones d'avoir pris ce refus comme une giflé», a-t-il déclaré lors de cette soirée.

M<sup>e</sup> Armand McKenzie, un leader

autochtone qui a participé depuis 1992 aux négociations du Groupe de travail des Nations Unies portant sur la Déclaration, s'est dit à la fois très fier de l'adoption de ce document et très déçu de la décision du Canada, même s'il a pour sa part refusé de

jeter le blâme sur les Conservateurs. «Les Libéraux n'ont jamais ratifié la Convention 169 de l'Organisation internationale du travail, qui vise à protéger les droits des peuples autochtones, a-t-il souligné.

## Une force symbolique

Selon M<sup>e</sup> McKenzie, malgré le refus du Canada d'endosser la Déclaration, les Autochtones vont continuer de s'y référer dans toutes les discussions qui les concernent. «Même quand la Déclaration était encore à l'étape de projet, la Cour suprême y a fait référence», a rappelé le leader autochtone. L'historien Alain Beaulieu et le juriste Peter Leuprecht sont du même avis: malgré le caractère non contraignant de la Déclaration et même si le Canada ne l'a pas approuvée, sa force symbolique, maintenant qu'elle est adoptée, sera très grande. «Rappelons qu'en 1948, le Canada avait eu quelques problèmes avec l'adoption de la Déclaration universelle des droits de l'homme, a mentionné Peter Leuprecht. Peut-être que d'ici quelques années, on se ralliera à la présente Déclaration sur les droits des peuples autochtones.» ●

## L'Université d'Angers remet un doctorat honorifique à Jean-Marie Fecteau

L'Université d'Angers en France remettra, le 7 décembre prochain, un doctorat honorifique à Jean-Marie Fecteau, professeur au Département d'histoire et titulaire de la Chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec, soulignant ainsi le caractère exceptionnel de ses contributions dans le domaine de l'histoire sociale.

Selon Jacques-Guy Petit, professeur émérite à l'Université d'Angers, Jean-Marie Fecteau est un chercheur de très haut niveau dont les publications sont bien connues et reconnues, tant en France qu'en Europe. «Son livre paru en 2004, *La liberté du pauvre*, qui porte sur la régulation du crime et de la pauvreté dans la société québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle, a été salué comme un ouvrage exceptionnel pour la rigueur de l'analyse du fonctionnement des sociétés occidentales à travers le prisme de la régulation sociale», souligne M. Petit.

Ce dernier tient également à rappeler l'organisation par le professeur Fecteau du premier grand colloque international consacré à l'histoire de la régulation sociale, tenu à l'UQAM en 2003, dont les actes ont été publiés en 2005 aux Presses de l'Université du Québec sous le titre *La régulation sociale entre l'acteur et l'institution*.

Jean-Marie Fecteau collabore depuis 1991 avec l'équipe d'historiens de l'Université d'Angers. En plus d'avoir participé à plusieurs colloques et à la rédaction d'ouvrages, il a co-dirigé



Photo: Nathalie St-Pierre

Jean-Marie Fecteau, professeur au Département d'histoire.

des dizaines de mémoires de maîtrise et deux thèses de doctorat de haut calibre, parmi les premières acceptées en co-tutelle par l'établissement français.

Soulignons que, depuis sa création en 1971, l'Université d'Angers n'a discerné, toutes disciplines confondues,

que six doctorats honorifiques. «Avec cette distinction accordée à Jean-Marie Fecteau, dit M. Petit, notre université reconnaît aussi toute l'importance et la qualité de sa collaboration avec l'ensemble des historiens de l'UQAM.»

# Les savants fous dans la littérature

**Dominique Forget**

En route vers le pôle Nord à bord de son navire, le Capitaine Walton aperçoit, coincé sous un bloc de glace, un homme et son traîneau. Il ne s'agit pas d'un Inuit, mais bien du Dr Victor Frankenstein. Ce dernier fuit son Europe natale dans l'espoir d'échapper au monstre qu'il a créé dans son laboratoire de Genève en rassemblant des restes de cadavres humains, recueillis dans les écoles de médecine. Ainsi commence le légendaire roman de Mary Shelley, *Frankenstein ou Le Prométhée moderne*, publié en 1818 et considéré comme une œuvre phare du monde de la science-fiction. Pour la première fois dans la littérature, la création d'un être vivant était dissociée de toute intervention divine.

Elaine Després, étudiante au doctorat en études littéraires et passionnée des sciences, connaît le roman sur le bout de ses doigts. *Frankenstein*, souligne-t-elle, est l'une des premières œuvres à s'intéresser aux dérivés de la science moderne. Elle marque aussi l'émergence d'un nouveau type de personnage dans la littérature : les savants fous, auxquels la doctorante consacre sa thèse. «C'est au début du XIX<sup>e</sup> siècle que la science fait irruption dans la sphère sociale, explique-t-elle. Loin d'être perçue comme

une panacée, elle inspire des craintes à la population. Les médecins font particulièrement peur, parce qu'ils remettent en question les croyances religieuses de l'époque et, plus tard, parlent de microbes que personne ne peut voir.»

## Les médecins anglais

Il n'est donc pas étonnant qu'apparaisse à cette période toute une kyrielle de savants dans l'imaginaire littéraire. Certains, comme le Dr Frankenstein, ont des objectifs nobles, mais perdent rapidement le contrôle de leurs inventions. D'autres sont carrément des despotes qui veulent changer ou détruire le monde. Presque toujours, il s'agit de personnages qui s'isolent de la société, pour mieux se concentrer sur leurs recherches, ou par inaptitude sociale. «Parce que les savants fous évoluent en marge de la société, ils ne sentent pas le besoin de respecter ses normes comportementales ou morales.»

La doctorante, qui effectue ses recherches au sein de l'équipe du professeur Jean-François Chassay, bien connu pour ses intérêts croisés envers la science et la littérature, signale que les premiers savants fous de la littérature ont fait leur apparition dans la fiction anglaise. En plus du roman de Mary Shelley, Elaine Després s'in-



Photo : François L. Delagrave

**Elaine Després, étudiante au doctorat en études littéraires.**

tresse à *Le cas étrange du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, une nouvelle publiée par Robert Louis Stevenson en janvier 1886, dans laquelle le Dr Jekyll, obsédé par sa double personnalité, met au point une potion pour détruire son mauvais côté. C'est finalement ce côté noir qui prendra le dessus.

*L'île du docteur Moreau*, un roman de H.G. Wells, publié en 1896, fait également partie du corpus étudié par Elaine Després. Dans cette œuvre, le Dr Moreau s'isole sur une île où il se livre à la création d'êtres mi-hommes,

mi-animaux, pour mieux comprendre la nature de l'humanité. Le chirurgien réalise des expériences de vivisections et de greffes pour tenter de donner à ses créatures la faculté de penser et de parler.

## Les physiciens atomistes

«Je m'intéresse tout particulièrement aux questionnements éthiques qui sont soulevés à travers ces œuvres, explique la jeune chercheuse. Jusqu'à son dernier souffle, le Dr Frankenstein est rongé par les remords en pensant

au monstre qu'il a créé et aux conséquences dévastatrices de ses découvertes. *Le cas étrange du Dr Jekyll et de Mr Hyde* est surtout une réflexion éthique sur la responsabilité scientifique et les limites à ne pas transgresser.»

Pour les romanciers, la communauté scientifique est trop souvent insensible à ce genre de réflexion éthique. Les savants ne sont portés que par la passion de la découverte. «Pourtant, c'est très souvent la société qui a encouragé les découvertes les plus destructrices», souligne Elaine Després qui, après l'étude des médecins du XIX<sup>e</sup> siècle, se plongera dans l'univers des physiciens du XX<sup>e</sup>. «Les savants célèbres, comme Albert Einstein et Robert Oppenheimer, ainsi que l'explosion de la bombe atomique, ont inspiré un grand nombre de fictions. Des centaines de romanciers ont situé leur intrigue à Los Alamos, où a été développée la bombe. Au cœur des intrigues, on trouve souvent des physiciens désaxés. On a longtemps oublié que les travaux d'Oppenheimer ont été soutenus et commandités par les politiciens. Quant à Einstein, il n'avait aucune idée de la portée de ses découvertes au moment où il les a faites. Les applications destructrices ont complètement échappé à son contrôle.» ●

# Revitalisée, l'industrie de la mode?

**Dominique Forget**

Le 9 octobre dernier, le ministre du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation (MDEIE), Raymond Bachand, dévoilait la Stratégie de l'industrie québécoise de la mode et du vêtement. Le gouvernement promet ainsi d'investir 82 M\$ d'ici 2010 pour appuyer cette industrie. On sait que cette dernière fait face à une vive concurrence de la Chine, qui s'est lancée dans la fabrication de vêtements à des prix qui défient toute compétition. Plus d'un manufacturier de chez nous a mordu la poussière. Pour sauver ce créneau stratégique de l'économie montréalaise, le gouvernement mise tout particulièrement sur le talent des créateurs, une excellente nouvelle pour l'École supérieure de mode et ses étudiants.

PRO MODE, un service d'accompagnement et de financement qui

sera mis en place par le MDEIE pour voir à la réalisation de la Stratégie, veillera notamment à favoriser de nouveaux partenariats entre les designers de mode et les experts de la mise en marché. «Ce volet me réjouit tout particulièrement», s'enthousiasme Michèle Beaudoin, professeure spécialisée en commercialisation de la mode à l'École. «Nous avons ici des créateurs de grands talents, mais qui n'ont pas toujours l'expertise ou même le temps nécessaire pour amener leurs créations jusqu'aux consommateurs. À l'école, nous ne formons pas que des designers, mais également des spécialistes de la commercialisation et de la gestion industrielle qui peuvent s'occuper du volet mise en marché.»

## Une alliance stratégique

Étonnamment, aux dires de Mme Beaudoin, ces différents univers ont peu l'habitude de se mêler. Les créa-

teurs craignent de perdre le contrôle de leur collection en s'associant au monde des affaires. L'industrie manufacturière, quant à elle, a longtemps considéré qu'il n'était pas essentiel d'innover, se contentant de produire des vêtements inspirés de la mode internationale, au plus bas coût possible.

«Je pense que tout le monde devra mettre un peu d'eau dans son vin», dit la professeure, qui a longtemps travaillé pour des manufacturiers de la rue Chabanel avant de faire le saut vers l'enseignement. «C'est tellement frustrant pour un créateur de rencontrer un client qui veut commander un gros volume qu'il n'est pas capable de livrer, parce qu'il n'a pas les ressources pour acheter le tissu, embaucher la main-d'œuvre ou respecter les échéances de la livraison. Mieux vaut s'associer à un manufacturier qui peut financer la production, quitte à perdre un peu de contrôle sur le produit final.»

## Bien vivante

Selon Michèle Beaudoin, il est peu probable que le Québec puisse rapatrier la part de fabrication qui a été transférée vers l'Asie ou même empêcher les délocalisations futures. Mais cela ne veut pas dire pour autant que l'industrie québécoise agonise. Au contraire. Elle est bien vivante. «Nous parlons souvent des échecs, mais nous avons des tas d'histoires à succès. Pensons seulement à Jacob, à Tristan, au Château, à M0851, à la Vie en Rose ou à Deux par deux. Ces entreprises



Photo : François L. Delagrave

**Une jeune finissante en création de l'École supérieure de mode.**

peuvent faire fabriquer en Chine, mais elles emploient des centaines de professionnels d'ici. Ce sont résolument des compagnies québécoises.»

Avec ses 22 800 emplois, Montréal est la première ville du vêtement au Canada, devant Toronto et Vancouver.

Elle est aussi le troisième centre de production vestimentaire à l'échelle nord-américaine, après Los Angeles et New York. «Depuis l'annonce du MDEIE, le moral est bon dans l'industrie, dit Michèle Beaudoin. Il n'est pas question qu'on perde notre place.» ●

# PUBLICITÉ

# Naïm Kattan honoré par l'Académie française

**Pierre-Etienne Caza**

**N**aïm Kattan, professeur associé au Département d'études littéraires, recevra le 27 novembre le prix Hervé-Deluen, remis pour la première fois par l'Académie française afin de récompenser une contribution exceptionnelle à la défense ou à la promotion du français comme langue internationale. «Je suis très ému par cet honneur, d'autant plus que le français n'est même pas ma langue maternelle», confie l'écrivain, auteur d'une quarantaine d'ouvrages – essais, romans et recueils de nouvelles – pour lesquels il a reçu au fil des ans une pléiade de prix et de distinctions honorifiques.

Né à Bagdad en 1928 et immigré au Canada en 1954, Naïm Kattan affirme qu'il possède en réalité trois villes de naissance : Bagdad, Paris et Montréal. Le choix du français, langue d'usage et langue d'écriture, est au cœur de son fascinant parcours.



Photo : Denis Bernier

**Naïm Kattan, professeur associé au Département d'études littéraires.**

**Bagdad-Paris-Montréal**

Juif irakien, Naïm Kattan a d'abord appris l'arabe et l'hébreu, ses deux langues maternelles. Avant même l'adolescence, il écrit de la fiction en arabe. Il apprend ensuite l'anglais et le français, et s'initie à la littérature occidentale. Il aime à ce point les

ouvrages de Gide, Malraux et Valéry qu'il en rédige des comptes rendus en arabe et les envoie à certaines revues de Bagdad qui les publient.

*Les Nourritures terrestres*, d'André Gide, le marque profondément. L'auteur y implore le lecteur de partir,

de quitter sa ville et sa famille pour partir à la découverte du monde. C'est ce qu'a fait Naïm Kattan. Grâce à une bourse d'étude du gouvernement français, il débarque à Paris, à l'âge de 18 ans.

«J'étais inscrit en lettres à la

Sorbonne, la langue française n'était donc plus de l'ordre du désir, mais du devoir», raconte M. Kattan. Petit à petit, il rédige pour quelques publications des articles en français sur des écrivains arabes. Il n'entrevoit toutefois pas d'opportunités de carrière en France. Après un voyage aux États-Unis, en 1952, il décide de s'installer en Amérique. Polyglotte, il aurait pu choisir de faire sa vie chez nos voisins du sud, mais la langue française lui tenait trop à cœur.

Il débarque au Canada en 1954 et s'installe à Montréal. «Ce ne fut pas facile parce qu'à cette époque, le français était réservé aux catholiques, se rappelle-t-il. On me demandait sans cesse à quelle paroisse j'appartenais. Les gens ne comprenaient pas qu'un juif irakien puisse parler français.» Lentement, il tisse des liens avec des gens et exerce toutes sortes de petits boulots. Il fonde entre autres la première publication non catholique de langue française : le *Bulletin du Cercle juif*.

Au début des années 60, il rencontre celui qui allait devenir son grand ami, André Laurendeau, à l'époque directeur du *Devoir*. «Je lui ai demandé pourquoi il n'y avait pas de chronique sur la littérature canadienne-anglaise et américaine dans son journal, raconte-t-il. Il m'a offert un emploi sur le champ.» Il collabore encore aujourd'hui au *Devoir*, de façon occasionnelle. «Je suis la plus vieille signature, souligne-t-il en riant. J'y écris depuis 45 ans!» En 1967, il est nommé directeur du Service des lettres et de l'édition du Conseil des arts du Canada, un poste qu'il occupera pendant 25 ans, sans pour autant cesser d'écrire articles et ouvrages littéraires.

«Je suis un écrivain précoce en

arabe et mûr en français», dit-il en précisant que son premier ouvrage littéraire dans la langue de Molière a été publié alors qu'il avait plus de 40 ans. Pourquoi avoir attendu toutes ces années? «J'avais peur de faire de l'exotisme, explique-t-il. Je ne voulais pas transposer en français le style arabe, fleuri et riche en métaphores, et être automatiquement associé aux *Mille et Une Nuits*.» Voilà qui explique ce choix d'une écriture qu'il qualifie lui-même d'économe et de minimaliste.

Ses écrits font souvent référence, directement ou indirectement, à son parcours d'immigrant. Par exemple, son premier ouvrage, un essai intitulé *Le réel et le théâtral* (1970), traite de l'immigrant qui décide de changer de langue, tandis que son premier roman, *Adieu Babylone* (1975), porte sur son enfance à Bagdad.

**Carrière à l'UQAM**

C'est à l'UQAM qu'a été envoyée, l'été dernier, la lettre lui annonçant l'obtention de son prestigieux prix, qui s'accompagne d'une bourse de 10 000 euros. M. Kattan avait accepté le poste d'écrivain en résidence au Département d'études littéraires, au début des années 90. Il s'était ensuite vu offrir, par l'entremise du recteur de l'époque, Claude Corbo, un poste de professeur associé. Il a donné pendant cinq ans un cours qu'il a créé, intitulé *Figures bibliques et mythes contemporains*. «J'ai adoré l'expérience, dit-il. Mes collègues m'appelaient le jeune professeur en raison de mon enthousiasme!»

À près de 80 ans, M. Kattan n'est pas prêt d'arrêter. Il met la dernière main à son prochain ouvrage, un essai intitulé *Écrire le réel*, qui paraîtra en février 2008 •

## Gala Prix Performance 2007



Photo : Nancy Lessard

**De gauche à droite : Claudio Gardonio, président du C.A., Réseau ESG UQAM, Pierre Filiatrault, doyen ESG UQAM, Éleine Zakaïb, lauréate, Pierre Fillion, lauréat, Manon Goudreault, lauréate, Rémi Racine, lauréat, Danielle Laberge, rectrice par intérim, Jean Ducharme, lauréat et Jean-Paul Gagné, éditeur émérite, Les Affaires.**

**L**e Gala Prix Performance 2007, présenté par le Réseau ESG UQAM, a eu lieu le 20 novembre au Cabaret du Casino de Montréal. À cette occasion, quatre diplômés de l'École des sciences de la gestion de l'UQAM ont été honorés pour leur cheminement de carrière et leurs accomplissements professionnels exemplaires. Plus de 350 invités du milieu des affaires ont assisté à cet événement qui s'est déroulé en présence de la rectrice par intérim de l'UQAM, Danielle Laberge et du doyen de l'ESG UQAM, Pierre Filiatrault.

Éleine Zakaïb (LL.B. 83; M.B.A. 04), p.-d.g. de Fonds régionaux de so-

lidarité FTQ, et Pierre Fillion (M.B.A., 03), directeur général de l'Association canadienne de l'industrie des plastiques, ont tous les deux reçu le prix Performance Gestionnaire. Rémi Racine (B.A.A. 89), président et producteur exécutif d'Artificial Mind & Movement-A2M, est lauréat du prix Performance Entrepreneur et Manon Goudreault (B.A.A. 99), directrice des communications chez Saputo, a obtenu le prix Performance Jeune Leader.

C'est le professeur Jean Ducharme, du Département d'organisation et ressources humaines qui a remporté le prix Performance Hommage. Impliqué

de près dans la formation du MBA pour cadres, l'ex-doyen de l'ESG a coordonné pendant plusieurs années ce programme offert à Abidjan en Côte d'Ivoire, où il vient de recevoir un doctorat honoris causa.

Comme l'a souligné le président du jury, Jean-Paul Gagné, les lauréats «sont d'excellents modèles pour les jeunes et les étudiants qui rêvent de faire carrière dans le domaine de la gestion et de l'entrepreneuriat.» Quant à la rectrice par intérim, Danielle Laberge, elle a profité de l'occasion pour souhaiter un excellent anniversaire à l'ESG, qui fête ses 30 ans cette année.

## Nombreuses distinctions au Département d'histoire

**A**u cours des derniers mois, plusieurs professeurs et chargés de cours en histoire ont reçu divers prix et distinctions, contribuant au rayonnement de leur département et de l'UQAM. Pour leur rendre hommage, le Département d'histoire organise un «vin d'honneur» le 7 décembre à midi, au local A-6290 du pavillon Hubert-Aquin.

Rappelons d'abord que le professeur José Igartua et la chargée de cours Marie-Aimée Cliche ont remporté chacun un *Prix du livre savant* 2006-2007 décerné par la Fédération canadienne des sciences humaines. Ces prix sont remis aux meilleures œuvres savantes canadiennes en anglais et en français, en sciences humaines. M Igartua a remporté le Prix Harold Adams Innis du meilleur ouvrage de langue anglaise pour *The Other Quiet Revolution: National Identities in English Canada, 1945-71*,

et Mme Cliche a reçu le Prix Jean-Charles-Falardeau du meilleur ouvrage de langue française pour *Maltraiter ou punir? La violence envers les enfants dans les familles québécoises, 1850-1969* (éditions du Boréal).

Antérieurement, le professeur Robert Gagnon avait été retenu parmi les finalistes de ce même prix Jean-Charles Falardeau, et Samy Mesli, chargé de cours, avait reçu le premier prix de la Fondation Jean-Charles Bonenfant pour sa thèse de doctorat intitulée «La coopération franco-québécoise dans le domaine de l'éducation de 1965 à nos jours».

Signalons enfin que Michel Hébert a reçu une bourse Killam, Yolande Cohen a été nommée à l'Académie royale du Canada. Yves Gingras a obtenu le prix Jacques-Rousseau de l'ACFAS et que Robert Gagnon a été nommé directeur de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*.

# Spécial recherche et création

## ➔ RISQUES MAJEURS

UQÀM

Prenez position

26 novembre 2007

Des milliers de foyers plongés dans le noir et le froid, des digues emportées par le torrent... personne n'a oublié les images de la tempête de verglas et des inondations au Saguenay. Ces phénomènes ont provoqué non seulement des situations de crise, mais aussi une prise de conscience de la nécessité de mieux se prémunir contre les catastrophes naturelles.

## Apprendre à gérer les risques

«La dégradation de la qualité de l'environnement, les changements climatiques et l'augmentation du nombre de sinistres forcent les sociétés à se doter d'outils toujours plus performants de prévention et de protection, pour assurer la sécurité des populations et des infrastructures», souligne Robert-André Daigneault, responsable du nouveau Diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en gestion des risques majeurs.

«Depuis septembre dernier, ce programme permet d'offrir une formation spécialisée à des personnes appelées à jouer un rôle significatif en matière de gestion du risque», précise Yves Baudouin, directeur du Département de géographie.

### Connaître la nature des aléas

La notion de risque majeur renvoie aux aléas, phénomènes ou événements difficilement prévisibles, qui peuvent entraîner des pertes de vie ou la destruction de biens. Selon Robert-André Daigneault, «il n'y a pas de prévention possible des risques sans une bonne connaissance de leur nature.»

Les aléas peuvent être naturels (feu de forêt, inondation, tempête...), accidentels (effondrement de structure, incendie majeur...) et même intentionnels (tuerie, terrorisme). Les spécialistes de la sécurité civile doivent tenir compte également de plusieurs variables comme le degré d'intensité de l'aléa, l'étendue possible de ses effets, la durée de son impact, son potentiel destructeur,

etc. Il faut enfin repérer les conditions qui déterminent le niveau de vulnérabilité d'un milieu : proximité de la source de danger, isolement, âge et densité de la population, personnes avec des besoins particuliers, accès aux réseaux de transport et de santé, etc.

### Une approche globale

Développé en collaboration avec le ministère de la Sécurité publique, le DESS en gestion des risques majeurs a accueilli cet automne 19 étudiants. «Ce sont, pour la plupart, des professionnels qui œuvrent dans divers milieux, comme ceux de la sécurité civile, de la santé, du génie et de l'administration publique. Le programme leur permet d'élargir leurs connaissances et d'approfondir leur expertise», précise Yves Baudouin.

Le DESS insiste sur le développement d'une approche globale de la sécurité civile, en mettant l'accent sur la prévention et l'intervention dans divers contextes, ajoute le professeur. «Cette approche doit tenir compte d'une pluralité de facteurs. C'est pourquoi le programme comprend des cours de droit, de communication,

de gestion, de psychologie, alors que d'autres portent sur les processus physiques des risques naturels.»

«Nous favorisons l'ouverture, la polyvalence et l'esprit critique de façon à ce que ces professionnels puissent travailler au sein d'équipes multidisciplinaires et intervenir dans des situations complexes», conclut Robert-André Daigneault.

– Claude Gauvreau



Photo : François L. Delagrave

**ROBERT-ANDRÉ DAIGNEAULT**  
Directeur du Diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en gestion des risques majeurs

**YVES BAUDOIN**  
Directeur du Département de géographie

## Risques biologiques : la menace du paludisme



«Attention, les médicaments sont de moins en moins efficaces», avertit Tatiana Scorza, professeure au Département de sciences biologiques et experte en parasitologie. «Les parasites ont développé des mécanismes de résistance aux médicaments antipaludiques.» Cette résistance n'inquiète pas que les touristes. L'armée américaine, qui envoie ses soldats en Irak, investit de coquettes sommes dans la recherche de nouveaux moyens de contrer la malaria.

Les Occidentaux ne s'intéressent généralement au paludisme (malaria) que lorsqu'ils partent vers une destination exotique. Pour se prémunir contre le parasite, transmis par la piqûre d'un moustique femelle, les voyageurs se font prescrire des médicaments antipaludiques qu'ils prennent quotidiennement durant leur séjour dans les régions endémiques.

En collaboration avec le professeur Terence Spithill, de l'Université McGill, Tatiana Scorza a récemment testé un vaccin à base d'ADN qui pourrait aider à prévenir le paludisme. «Lorsque les fragments d'ADN du parasite pénètrent dans les cellules humaines, l'organisme se met à fabriquer des protéines caractéristiques du parasite et ensuite à produire des anticorps appropriés pour se défendre.» Ce vaccin n'est pas le premier en son genre. Plusieurs autres ont été mis au point par des équipes internationales. Le hic, c'est qu'ils ne sont pas toujours efficaces. «Il existe plusieurs espèces de *Plasmodium*, le parasite qui cause le paludisme. Et pour chaque espèce, il existe plusieurs souches. D'une à l'autre, les protéines caractéristiques ne sont pas les mêmes. Ainsi, un vaccin peut très bien être efficace contre une souche présente en Asie, mais inefficace en Afrique.»

Les recherches de Spithill et Scorza ont identifié des protéines présentes, à quelques variantes près, dans une grande variété de souches de *Plasmodium*. Pour l'instant, leur vaccin a été testé chez des souris infectées... avec succès. Reste à voir s'il pourrait donner des résultats intéressants chez les humains. «À partir du sang des souris, nous allons extraire les anticorps que les ron-

geurs ont fabriqués pour se défendre, dit la professeure. Nous allons les mettre en contact avec des cellules humaines infectées par différentes souches de *Plasmodium* et voir s'ils sont efficaces. Ça nous donnera une bonne indication du potentiel du vaccin chez les humains.»

Pour Tatiana Scorza, la recherche d'un vaccin contre le paludisme est plus pressante que jamais. Dans le contexte des changements climatiques, on prévoit une augmentation de la prévalence de la maladie dans les régions où elle sévit déjà. Les régions endémiques pourraient également étendre leurs tentacules, permettant la migration de l'anophèle, le moustique porteur du parasite, vers des régions plus nordiques. «Malheureusement, le vaccin risque d'être peu efficace pour les habitants des régions où la malaria est déjà présente», regrette Tatiana Scorza. Les habitants de ces régions ont souvent déjà été en contact avec le parasite. Un tel contact semble altérer leur système immunitaire et se traduire par une réponse faible aux vaccins. La professeure Scorza mène des recherches sur les mécanismes responsables de cette dysfonction du système immunitaire qui permettront, à long terme, d'aider ces populations.

– Dominique Forget

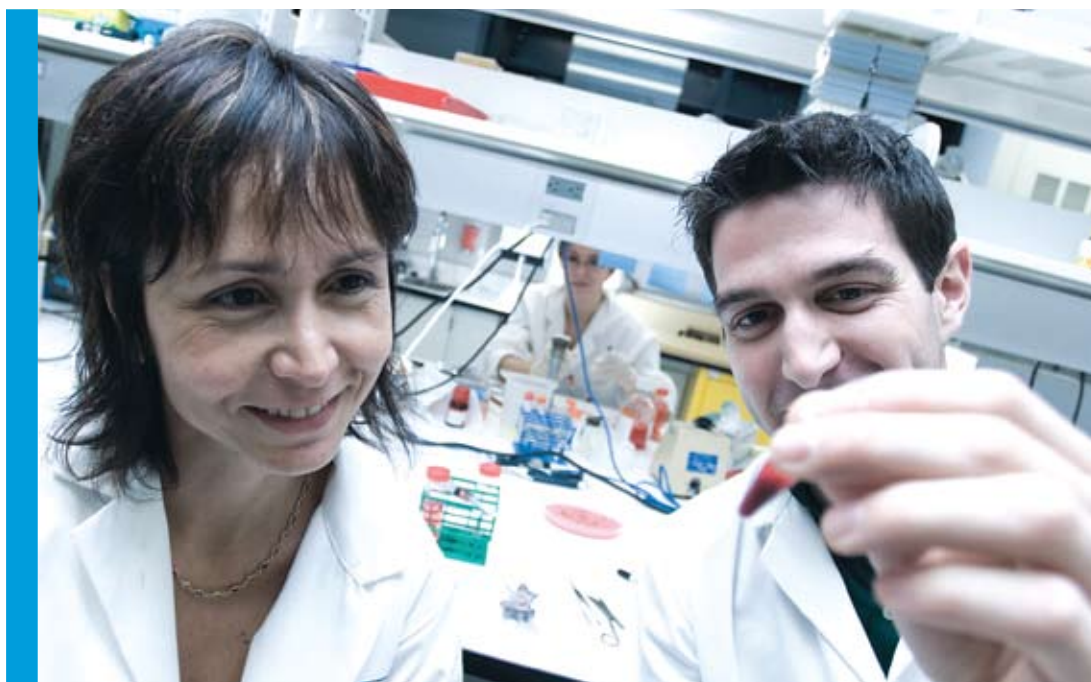


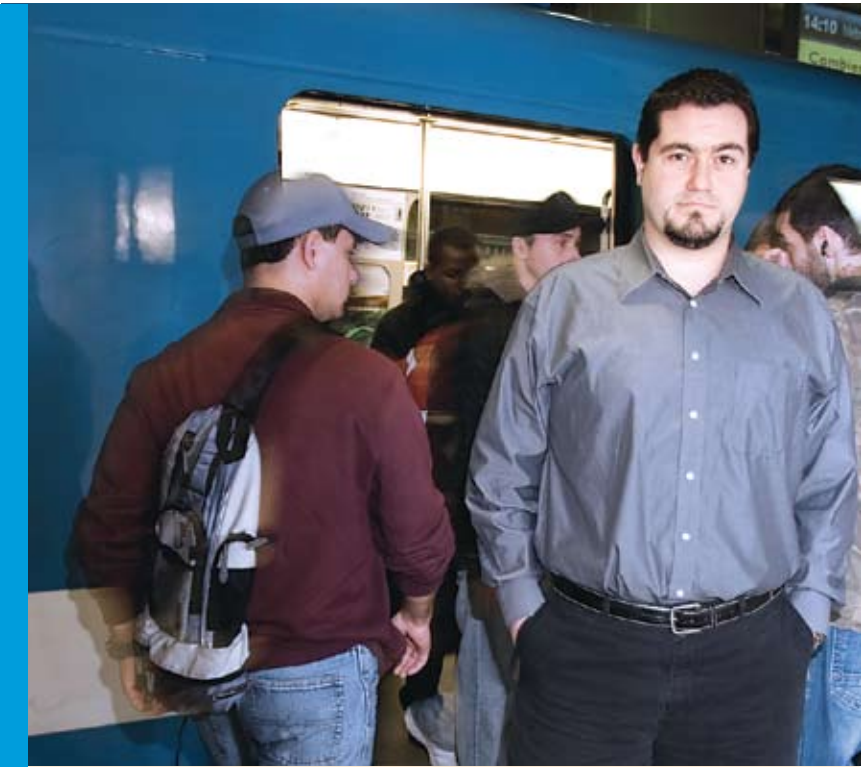
Photo : François L. Delagrave

**TATIANA SCORZA**  
Professeure au Département de sciences biologiques et experte en parasitologie

**BENOIT BÉLANGER**  
Étudiant à la maîtrise en biologie

### Les nouvelles méthodes du terrorisme

Le terrorisme international est un phénomène qui évolue constamment et penser le contraire serait dangereux, affirme Benoît Gagnon, chercheur à la Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques. Des groupes champignons surgissent à différents endroits dans le monde, dit-il, sans avoir de liens avec Al-Qaïda, même s'ils s'inspirent parfois de son idéologie.



**BENOÎT GAGNON**  
Chercheur à la Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques, il détient une maîtrise en relations internationales de l'UQAM et est doctorant en criminologie.

Photo: François L. Delagrave

«L'attentat commis dans le métro de Londres en juillet 2005 n'était pas commandité par Al-Qaïda. Ses auteurs, des immigrants de seconde génération, se connaissaient depuis longtemps et étaient bien intégrés dans la société britannique.»

L'époque des terroristes de carrière, rattachés à des organisations paramilitaires, semble révolue, poursuit M. Gagnon. «Le terrorisme contemporain s'amateurise. On a de plus en plus affaire à des gens qui n'ont pas de formation militaire, ni de casier judiciaire, et qui peuvent passer à l'acte du jour au lendemain. Les méthodes changent également, alors que les explosifs sont délaissés au profit des attaques à main armée et des enlèvements.»

#### Un terrorisme «cyberplanifié»

On sait que les groupes terroristes adoptent des structures organisationnelles décentralisées, basées sur un fonctionnement en réseau, où les liens hiérarchiques entre les différentes cellules sont quasi inexistantes.

Ce qui est nouveau, surtout, c'est l'utilisation de plus en plus fréquente des nouvelles technologies de l'information et de la communication: Internet, téléphonie cellulaire, messagerie électronique, etc. «On peut avoir accès chez soi à des sites Internet qui expliquent comment fabriquer une bombe, précise Benoît Gagnon.

Pour établir des contacts, les terroristes ont moins besoin de se déplacer d'un pays à l'autre, ce qui, autrefois, attirait l'attention des services de renseignement.» Ainsi, l'attentat de Madrid, en mars 2004, aurait été planifié à travers des forums de discussion sur le Web, sans que les membres du groupe ne se rencontrent. C'est ce que l'on appelle la «cyberplanification».

#### Gérer les conséquences

Les méthodes antiterroristes que l'on utilisait pour combattre l'IRA en Irlande ou l'ETA en Espagne ne suffisent plus, dit le chercheur. «On doit avoir recours à des équipes multidisciplinaires formées de personnes polyvalentes, ayant des connaissances dans divers domaines (technologies de communication, science politique, histoire, sciences des religions, etc.) et qui travaillent en réseau... comme les terroristes. À New York, par exemple, des spécialistes du contre-terrorisme parlent onze dialectes arabophones et surveillent quotidiennement différents sites Web.»

Un des objectifs du terrorisme est de semer la peur et le chaos au sein des populations. Il est donc aussi important, sinon plus, d'investir dans des mesures de gestion des conséquences que dans la prévention et la dissuasion, soutient M. Gagnon. «On ne peut être libre si on ne se sent pas en sécurité. Mais il faut aussi accepter de vivre avec le risque que représente le terrorisme.»

Contrairement à d'autres pays, le Canada n'est pas une cible de prédilection. Cela dit, ajoute l'expert, «on y observe des activités de recrutement et de financement, et certains groupes, associés à l'extrême-droite notamment, font l'objet de surveillance.»

Bien qu'il faille le prendre au sérieux, le terrorisme demeure somme toute un phénomène marginal à l'échelle internationale, conclut Benoît Gagnon. «De 1968 à 2006, le terrorisme a fait au total 50 000 victimes, alors que la rage canine, en 2003 seulement, a causé la mort de 55 000 personnes dans le monde, selon les chiffres de l'Organisation mondiale de la santé.»

– Claude Gauvreau

### Risque sismique: après San Francisco, Montréal ?

Pendant que les habitants de la Californie se croisent les doigts en attendant «the big one», les Québécois dorment sur leurs deux oreilles, convaincus d'être à l'abri de tout séisme majeur. Erreur ! dit Alessandro Forte, professeur au Département des sciences de la Terre et de l'atmosphère, et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en modélisation de la dynamique terrestre.

Certes, le Québec ne se trouve pas à proximité d'une grande faille géologique, lieu de rencontre de deux plaques tectoniques. Malgré tout, la province, et surtout la vallée du Saint-Laurent, serait l'une des régions à plus haut risque sismique en Amérique du Nord.

Au printemps dernier, le professeur Forte et son équipe ont attiré l'attention des géologues du monde entier en publiant dans la prestigieuse revue *Geophysical Research Letters* des résultats de recherche inédits, expliquant les origines des tremblements de terre de New Madrid, survenus en 1811-1812, au Missouri. Ces tremblements de terre représentaient l'une des grandes énigmes de la géologie. «New Madrid se trouve à des milliers de kilomètres de la plus proche zone de rencontre entre deux plaques géologiques. Pourtant, on y a enregistré une série de tremblements de terre, dont un a atteint 8,0 sur l'échelle de Richter, l'un des plus importants séismes jamais détectés en Amérique du Nord.»

Dans son laboratoire, Alessandro Forte a levé le voile sur ce mystère grâce à un nombre incalculable d'équations, résolues par des super-ordinateurs. En bref, ses travaux consistent à modéliser en trois dimensions toute la dynamique interne de la Terre, ce qui permet de visualiser comment la planète a évolué pendant des dizaines de millions d'années. En entrant dans son modèle des données sismiques récentes, le chercheur arrive à déduire la présence de structures internes de la croûte terrestre, jusqu'ici insoupçonnées.

C'est ainsi qu'il a repéré, 600 kilomètres sous la surface de la Terre, dans la région de New Madrid, une immense plaque géologique, non pas parallèle à la surface de la Terre, comme on l'apprend dans les livres de géologie, mais bien verticale. «Il y a 80 millions d'années, la plaque était vraisemblablement attachée à ce qui est aujourd'hui la Californie. Elle s'est détachée, a glissé sous le manteau terrestre, dérivé sur des milliers de kilomètres, puis bifurqué, plongeant à la verticale.» La plaque, selon les estimations du géologue, mesurerait environ 1500 kilomètres de long et 22 000 kilomètres de large. En descendant vers le noyau terrestre, elle

transmet des quantités importantes d'énergie vers la surface terrestre. Un trop-plein d'énergie serait à l'origine des tremblements de terre de New Madrid.

Alessandro Forte croit qu'il existerait sous la surface du territoire du Québec des zones de descente moins importantes, mais dignes de déclencher des séismes percutants. Ces mouvements verticaux, loin sous la surface de la Terre, se combinent à la dynamique du rebond postglaciaire: depuis la fin de la dernière période glaciaire, la croûte terrestre remonte très doucement, libérée du poids immense des glaces. Cette conjonction pourrait expliquer le tremblement de terre enregistré dans la région de Charlevoix en 1663 (environ 7 sur l'échelle de Richter) et celui de Montréal de 1732 (environ 5,8).

D'autres séismes sont-ils à prévoir au Québec? Alessandro Forte en est convaincu. Les méthodes d'analyse dont disposent actuellement les géologues ne peuvent toutefois prédire exactement le moment de la prochaine secousse. L'été prochain, le professeur compte aller sur le terrain avec sa collègue Fiona Ann Darbyshire et une équipe d'étudiants pour installer de nouveaux sismographes et stations GPS afin de surveiller la structure, la déformation et la sismicité de la croûte. «Il y a déjà plusieurs instruments dans la portion sud du Québec, mais si nos ressources le permettent, nous comptons en installer jusqu'au Grand Nord. Les données recueillies nous permettront de mieux modéliser la région et de comprendre les cycles qui la régissent.»

– Dominique Forget



**ALESSANDRO FORTE**  
Professeur au Département des sciences de la Terre et de l'atmosphère, et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en modélisation de la dynamique terrestre

Photo: François L. Delagrave



# Les situations conflictuelles n'augmentent pas

Pierre-Etienne Caza

L'ombudsman de l'UQAM, M<sup>e</sup> Pierre-Paul Lavoie, a déposé son rapport pour l'année 2006-2007, au Conseil d'administration le mois dernier. Le constat général qui s'en dégage est sensiblement le même que l'année précédente: les situations conflictuelles n'augmentent pas, mais celles qui surgissent concernent principalement l'encadrement et les services aux étudiants.

Les statistiques officielles de l'ombudsman indiquent une légère diminution du nombre de dossiers ouverts (721 contre 798 l'année précédente), de même qu'une légère diminution du nombre de plaintes formelles (138 vs 144). «Sur les 721 demandes reçues, 583 ont été classées comme des consultations, soit 81 % de l'ensemble des dossiers, souligne M<sup>e</sup> Lavoie. Je privilégie beaucoup la consultation et le mode préventif. Il vaut mieux trouver des solutions plutôt que d'accumuler les plaintes formelles.»

Les demandes proviennent majoritairement des étudiants (64 %), des professeurs (9 %), des employés et des cadres (6 %), ainsi que des gens extérieurs à l'UQAM (21 %), au nombre desquels on trouve des candidats refusés, des parents, des postulants pour un emploi, etc. «C'est normal que les dossiers traités concernent principalement les étudiants puisque leur parcours académique est au cœur du fonctionnement de l'Université», explique M<sup>e</sup> Lavoie.

On note cependant une augmentation significative du nombre de demandes provenant des employés et des cadres par rapport à l'année précédente, ainsi qu'une hausse du nombre de demandes concernant les relations interpersonnelles, qui sont passées de 18, pour 2005-2006, à 42 l'an dernier. «Je crois que c'est là le symptôme de la situation difficile que traverse l'UQAM, estime l'ombudsman. Il n'y a pas lieu de paniquer, mais cette augmentation significative indique un malaise dont on doit tenir compte», ajoute-t-il, en précisant que les membres du Conseil d'administration ont porté une attention particulière à cette partie de son rapport.

## Trois recommandations

Outre les statistiques sur les dossiers qu'il a traités, M<sup>e</sup> Lavoie a soumis trois recommandations. Comme l'an dernier, l'une d'entre elles invite le Vice-rectorat aux études et à la vie étudiante, de même que le Vice-rectorat aux ressources humaines à examiner les moyens d'améliorer la qualité des rapports entre le personnel de l'Université et les étudiants. «L'excellent service à la clientèle de l'UQAM est l'une de ses marques de commerce



Photo: Nathalie St-Pierre

Pierre-Paul Lavoie, l'ombudsman de l'UQAM.

et il faut préserver cela», précise M<sup>e</sup> Lavoie, qui souhaiterait que soit déployée une vaste consultation impliquant employés et étudiants. «Ce serait un projet extrêmement mobilisateur pour l'ensemble de la communauté universitaire, qui pourrait déboucher sur l'adoption d'une politique ayant pour objet de promouvoir l'accueil, l'encadrement et la qualité des services aux étudiants», dit-il.

Une autre de ses recommandations porte sur la situation des étudiants internationaux exclus de l'Université en cours de trimestre, la plupart du temps pour ne pas avoir respecté une condition libellée au moment de l'admission. «Il est facile d'appliquer les règlements et de trancher, explique M<sup>e</sup> Lavoie, mais on fait alors fi de l'aspect humain. L'exclusion de l'Université en cours de trimestre, pour bon nombre d'étudiants internationaux, détenteurs d'un certificat d'acceptation du Québec et d'un permis de travail, frise la catastrophe.» L'ombudsman recommande d'évaluer la possibilité du maintien du statut de ces étudiants jusqu'à la fin du trimestre afin de faciliter le passage à un autre programme, le cas échéant.

La troisième recommandation de M<sup>e</sup> Lavoie concerne les Services financiers. «Plusieurs étudiants aux prises avec des difficultés financières s'adressent à l'ombudsman, dit-il. Je souhaite les informer des possibilités d'arrangement financier, car elles existent, mais ces informations ne sont divulguées nulle part par le service concerné.»

Toutes ces recommandations ont obtenu un écho favorable au Conseil d'administration de l'UQAM, précise M<sup>e</sup> Lavoie, qui amorce cette année son troisième mandat de cinq ans. «L'ombudsman est un contrepoids à la bureaucratie excessive et à l'abus de pouvoir, dit-il. C'est l'individu qui se défend contre le système. Il s'agit d'une fonction essentielle au sein d'une université et je suis fier de l'assumer.» ●

SUR INTERNET  
[www.ombudsman.uqam.ca](http://www.ombudsman.uqam.ca)

## AU CŒUR DU CHANGEMENT



Photos: François L. Delagrave

## Le changement commence ici!

«**B**ienvenue chez vous!», lance Claudette Gagnon-Cauchon à l'entrée des locaux du Projet SIG, relocalisé depuis février dans l'ancienne Bibliothèque des sciences, au pavillon Président-Kennedy. «Ce projet appartient à tous, à l'UQAM», aime répéter l'assistante de direction du projet, qui nous a fait visiter les installations de son équipe.

Une trentaine de personnes sont présentement dédiées à temps complet au Projet de renouvellement des systèmes d'information de gestion (SIG), selon leur champ d'expertise: dossier étudiant, finances et approvisionnements ou ressources humaines. Le projet SIG étant temporaire, aucun mur de l'ancienne Bibliothèque des sciences n'a été démolit, ni érigé. En revanche, les experts de l'UQAM, le Service des immeubles et de l'équipement (SIE) en tête, ont réorganisé les espaces et effectué les modifications nécessaires pour offrir aux travailleurs un lieu convivial, adapté à leurs besoins.

Claudette Gagnon-Cauchon aime bien rappeler que puisque les SIG demanderont un effort à la communauté universitaire afin de s'adapter aux changements technologiques, il n'y a pas de raison pour que les gens qui pilotent le projet ne soient pas, eux aussi, confrontés au changement. Les professionnels ont ainsi tous accepté de travailler dans une aire ouverte, où seuls des paravents délimitent leur espace de travail.

«Cela a demandé une adaptation considérable, notamment en raison du bruit», avoue Mme Gagnon-

Cauchon. Les collègues qui souhaitent échanger plus longuement doivent s'isoler dans l'une des trois salles de réunion qui ceinturent la pièce, question de ne pas déranger leurs voisins. «Ils ont aussi appris à programmer le renvoi d'appel sur leur téléphone lorsqu'ils quittent leur poste de travail», ajoute-t-elle en riant.

Les formations pour apprivoiser le logiciel Banner, qui constituent l'activité principale du projet à ce stade-ci, ont lieu dans l'une des quatre salles entièrement médiatisées. Tous s'y installent avec leur ordinateur portable, qu'ils n'ont qu'à brancher sur les prises individuelles au centre de la table. «C'était essentiel de posséder ce genre de salles, où les gens s'assoient et sont immédiatement fonctionnels», précise Mme Gagnon-Cauchon. Un canon, un écran, un ordinateur fixe, un téléphone et un appareil de téléconférence sont également présents dans chacune des salles médiatisées.

L'assistante de direction est elle-même «high-tech», avec son oreillette téléphonique sans-fil, qui lui permet de se déplacer partout sans rater un appel. «L'efficacité est au cœur du projet SIG», résume-t-elle, en insistant sur le fait qu'il n'y pas eu d'excès budgétaires dans les installations de l'équipe. «Toute l'expertise provient de l'UQAM!», note-t-elle fièrement, en soulignant le travail remarquable du SIE, mais aussi du Service de l'informatique et des télécommunications, du Service de l'audio-visuel et de Repro-UQAM.

Pierre-Etienne Caza



# 11 septembre 2001, nouveau mythe du XXI<sup>e</sup> siècle

Claude Gauvreau

Le traumatisme social et politique provoqué par les attentats du 11 septembre 2001 et la place que ces événements occupent dans l'imaginaire du XXI<sup>e</sup> siècle seront au centre des débats du colloque «Fictions et images du 11 septembre», qui se tiendra les 14 et 15 décembre, à la salle D-R200. Cet événement s'inscrit dans le cadre d'un programme de recherche intitulé «Le projet *Lower Manhattan*» que dirige le professeur Bertrand Gervais et ses assistants Patrick Tillard, Annie Dulong et Martine Cloutier, étudiants au doctorat en études littéraires et en histoire de l'art.

Une vingtaine de conférenciers du Québec, des États-Unis et d'Europe analyseront la façon dont ces événements ont été mis en récit dans la

littérature, le cinéma et les arts visuels, puis transformés en mythe. Ils s'intéresseront à l'«esthétisation» du 11 septembre et établiront des comparaisons avec d'autres grandes tragédies qui ont marqué l'histoire (Pearl Harbor, Hiroshima, l'Holocauste, etc.)

## De la fiction...

Les fictions littéraires, cinématographiques et autres productions artistiques consacrées au 11 septembre se sont constituées peu à peu et forment aujourd'hui une centaine d'œuvres d'auteurs américains, français, britanniques et québécois, souligne Marianne Cloutier, coordonnatrice du projet *Lower Manhattan*. Parmi ces œuvres figurent des films spectaculaires (*United 93* de Paul Greengrass, *World Trade Center* d'Oliver Stone), quelques drames plus intimistes (*25th*

*Hour* de Spike Lee) et un nombre grandissant de romans.

«La réalité et la fiction se sont confondues la journée même des attentats, rappelle Annie Dulong. Les images médiatiques répétitives de l'effondrement des tours ou des avions les percutant ont d'ailleurs été perçues comme celles d'un film-catastrophe hollywoodien. Ces images ont constitué par la suite une sorte de bruit de fond qui se retrouve dans plusieurs œuvres de fiction.»

On constate une grande diversité d'expressions poursuit Patrick Tillard. Certains artistes américains ont cherché à montrer les tentatives de reprise d'une vie normale après les attentats, alors que d'autres, européens surtout, se sont interrogés sur les motivations des terroristes. «Il s'en dégage des images fortes, récurrentes, parfois impudiques, qui traitent de notre rapport intime à la mort, comme celles de personnes qui se jettent du haut des tours ou celles de téléphones cellulaires qui sonnent sans arrêt dans le vide. Un artiste a fabriqué avec de la pâte à modeler des personnages aux visages horrifiés et aux corps démembrés qui représentaient les passagers des avions.»

Plusieurs œuvres questionnent notre rapport à la violence, poursuit Annie Dulong. «Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, beaucoup de gens ne voulaient pas voir les images horribles des morts et des rescapés des camps de concentration. Aujourd'hui, au contraire, nous voulons voir les images, même les plus violentes, avec lesquelles nous entretenons un rapport ambigu fait de fascination et de répulsion.»

## ... au mythe

Selon les trois étudiants, le processus de mythification des événements est déjà à l'œuvre. Les États-Unis, qui pour la première fois étaient atta-



Photo: François L. Delagrave

Les étudiants Martine Cloutier, Annie Dulong et Patrick Tillard comptent parmi les organisateurs du colloque «Fictions et images du 11 septembre».

qués sur leur territoire, ont perdu leur innocence, dit Annie. «Le discours public n'a cessé de marteler que le 11 septembre marquait la fin d'un temps, que nos vies allaient changer. Il y a désormais un avant et un après, comme si l'apocalypse, annoncée avec l'arrivée du nouveau millénaire, s'était accomplie cette journée-là.»

Pour Patrick Tillard, le 11 septembre agit comme une rumeur lancinante. «C'est un nuage omniprésent, un condensé d'éléments constitutifs des mythes. On y voit une polarisation entre le bien et le mal, entre la barbarie des uns et l'humanité des autres,

entre les valeurs de l'Occident et de l'Orient. Les pompiers et les gens qui ont péri dans les tours sont devenus des martyrs ou des héros, figures qui sont présentes dans la plupart des mythes, souligne-t-il.

Le colloque «Fictions et images du 11 septembre» est organisé par trois groupes de recherche du Département d'études littéraires: le laboratoire de recherches sur les œuvres hypermédiatiques (NT2), l'équipe de recherche sur l'imaginaire contemporain (ERIC LINT) et le Centre de recherche sur le texte et l'Imaginaire (FIGURA) ●

## PUBLICITÉ

### TITRES D'ICI



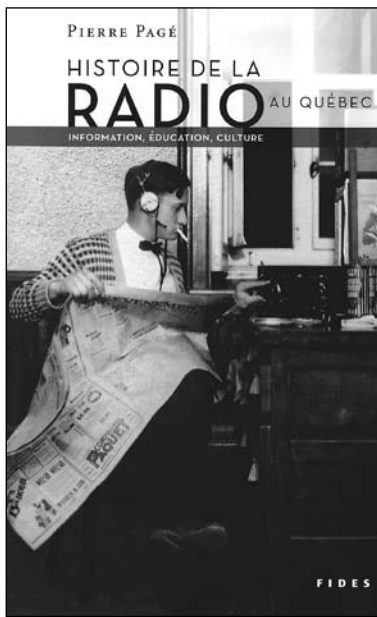
## Consommation et luxe

Le professeur Benoit Duguay avait publié en 2005 l'ouvrage *Consommation et image de soi. Dis-moi ce que tu achètes...* (Liber). Il poursuit dans la même veine en s'attardant cette fois-ci à la consommation de luxe. «Le goût du luxe, plus que le luxe lui-même et beaucoup plus que le goût tout court, est devenu le nouveau ressort de l'hyperconsommation. C'est lui qui est le sujet de ce livre», écrit-il en introduction de son plus récent ouvrage, *Consommation et luxe. La voie de l'excès et de l'illusion*, également publié chez Liber.

Spécialiste de la vente et du marketing, le professeur du Département d'études urbaines et touristiques de l'ESG UQAM s'interroge sur les excès de consommation liés à cette nouvelle attitude fort répandue qu'est le goût du luxe sous toutes ses formes. «Nous assistons aujourd'hui, tant chez le producteur que chez le consommateur, à un ensemble de comportements exagérés, égoïstes, souvent irresponsables, voire destructeurs, massivement adoptés au nom du luxe», écrit-il.

Loin de faire l'apologie de la simplicité volontaire ou de prôner l'abandon de l'économie de marché pour effectuer un retour au troc, l'auteur souhaite avant tout comprendre et analyser les mécanismes conduisant à l'excès de consommation, en répondant aux questions suivantes: Qu'est-ce que le luxe? Quelles sont nos attentes vis-à-vis des produits et services de luxe? Comment se pratique le marketing de luxe? Y a-t-il des comportements qui peuvent faire contrepoids à l'hyperconsommation et la mettre en échec?

Ce court essai de 147 pages est truffé d'exemples concrets de produits, de marques et de situations de consommation qui offrent aux lecteurs des liens tangibles avec leurs propres expériences de consommateurs. Le troisième chapitre se révèle particulièrement intéressant, car Benoit Duguay y explicite les dix types d'attentes susceptibles d'entrer en jeu dans le processus d'achat du consommateur. À lire avant la prochaine séance de magasinage!



## La radio, d'hier à aujourd'hui

Premier média électronique, la radio a été pendant longtemps la première source d'information et de divertissement pour les populations des villes et des régions du Québec. Pierre Pagé, professeur associé à l'UQAM, en raconte les péripéties dans son ouvrage *Histoire de la radio au Québec. Information, éducation, culture*, paru chez Fides.

Récit d'une aventure technique, sociale et culturelle, cette histoire de la radio est aussi celle de ses artisans. D'Édouard Montpetit, à Raymond David, en passant par Miville Couture,

Judith Jasmin, René Lévesque, Guy Mauffette, Jacques Languirand et bien d'autres, les personnalités connues et moins connues défilent d'un chapitre à l'autre. Vibrant aux temps forts de l'histoire nationale et internationale, la radio, souligne l'auteur, s'est faite le véhicule et le laboratoire des idées de la modernité et des nouveaux courants de création, offrant aux auditeurs une ouverture sur le monde, ainsi qu'un repère d'identité collective.

Solidement documenté, l'ouvrage comprend deux cahiers photographiques, une chronologie, un index et une bibliographie détaillée. Il intéressera non seulement les professionnels, les enseignants et les étudiants dans le monde des communications, mais aussi le grand public féru d'histoire, ou nostalgique de l'âge d'or de la radio.



## Pour comprendre le terrorisme

Plus de cinq ans après les attentats du 11 septembre, le terrorisme demeure un phénomène complexe dont on saisit encore mal toute l'ampleur. Un ouvrage collectif intitulé *Repenser le terrorisme: concepts, acteurs et réponses*, paru aux Presses de l'Université Laval, analyse la menace qu'il représente et tente d'en brosser un portrait global et complet. «L'ennemi, rappelle-t-on, n'a pas de résidence fixe et profite de la mondialisation – de la perméabilité des frontières et de la faiblesse de la souveraineté étatique notamment – pour frapper les États.»

Charles-Philippe David, titulaire de la Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques, et Benoît Gagnon, chercheur à la chaire, ont dirigé la publication de ce manuel de base qui constitue la première synthèse en langue française des réflexions sur le terrorisme post-11 septembre. Une quinzaine de spécialistes issus de divers horizons se penchent sur la définition du terrorisme actuel, analysent son évolution et établissent l'inventaire de ses nouvelles formes. La dernière partie du livre offre des pistes pour mieux cerner les limites et les obstacles qui se dressent dans la lutte contre le terrorisme.

# André Goosse, défenseur de la réforme de l'orthographe, à l'UQAM

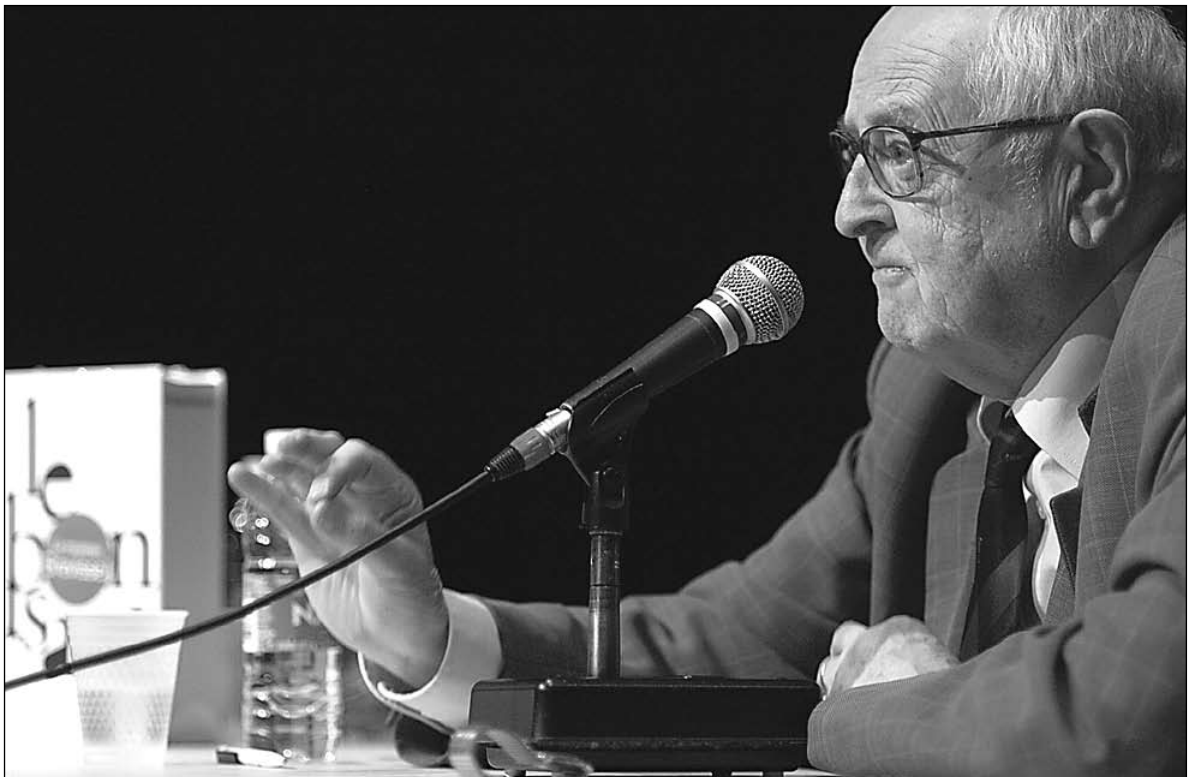


Photo: Normand Lacasse

Le grammairien André Goosse a dirigé la 14<sup>e</sup> édition du *Bon Usage*, aussi appelé «la grammaire Grevisse».

De passage à Montréal à l'occasion du Salon du livre, le grammairien André Goosse, qui a dirigé la nouvelle édition du *Bon Usage*, a fait salle comble lors d'une conférence donnée à la salle Marie-Gérin Lajoie de l'UQAM, le 16 novembre dernier. L'homme de 81 ans a raconté pour le plus grand plaisir de son auditoire la petite histoire de la célèbre grammaire, publiée pour la première fois en 1936 et passée à la postérité en 1946, quand André Gide, qui tenait une chronique sur la langue dans le *Figaro*, avait écrit que «toutes les réponses se trouvaient dans ce livre, le *Bon Usage* d'un certain Maurice Grevisse».

«Depuis, a ajouté André Goosse avec une candeur destinée à faire sourire, j'ai épousé la fille de Grevisse et il m'a désigné comme son successeur.» Le grammairien affirme que la nouvelle édition du *Bon Usage*, graphiquement rajeunie, conserve l'esprit de son créateur en donnant l'image d'une langue en mouvement. André Goosse est un défenseur de la réforme de l'orthographe qui a été,

selon lui, injustement critiquée par les médias de l'Hexagone. «À en croire les journaux français, le modeste *i de oignon* (qui s'écrit *ognon* en vertu de la nouvelle orthographe) était devenu le porte-flambeau de la civilisation», a ironisé le conférencier.

Des étudiants, des professeurs et chargés de cours de l'UQAM, mais aussi de Concordia, de l'Université de Sherbrooke et de l'Université de Montréal, des professionnels et des membres de divers groupes qui s'intéressent à la qualité de la langue ont assisté à cette conférence, la seule

donnée par le grammairien en dehors du Salon du livre, où il était venu présenter la 14<sup>e</sup> édition du *Bon Usage*, parue en septembre. Si l'ouvrage se veut moderne, il conserve sa mission qui est de répondre aux questions du public sur la langue, a affirmé André Goosse.

«La plupart des lecteurs consultent le *Bon Usage* non pour la règle, mais pour les exemples, pour les emplois particuliers. Ce n'est pas la Bible, dit-il, ce n'est pas un catéchisme, c'est un outil fondé sur l'observation et sur l'usage.»

## EN VERT ET POUR TOUS

# Logiciel Accent

## Pour des bacs de recyclage allégés



Photo: François L. Delagrave

Plus de 100 000 feuilles de papier. C'est ce que permet d'économiser chaque année le nouveau logiciel Accent, mis sur pied par le Service des ressources humaines et le Service de l'informatique et des télécommunications (SITel) pour faciliter l'attribution des charges de cours. «Nous avons 2 000 chargés de cours à l'UQAM», souligne Carole Daigle, technicienne en personnel. «Auparavant, on envoyait à chacun d'entre eux, par la poste, une enveloppe contenant la liste de tous les cours disponibles, une liste recensant l'ancienneté de tous les chargés de cours de leur département et un formulaire de demande. Ce genre d'envoi se faisait trois fois par année, soit à chaque session. Si un chargé de cours travaillait pour deux départements, il recevait chaque fois deux enveloppes.»

Grâce au logiciel Accent, depuis cet automne, tous les documents sont maintenant en ligne. Les chargés de cours peuvent y accéder en quelques clics et présenter leur candidature, de n'importe quel ordinateur branché à Internet. Pour faciliter la communication, tous les chargés de cours se sont vu attribuer une adresse de courriel normalisée. Du coup, l'envoi de mémos imprimés a aussi chuté en flèche. «C'est sans parler des frais postaux que nous économisons», se réjouit Johanne Lareau, conseillère au Service des ressources humaines. On coupe dans le transport... et, du coup, dans l'émission des gaz à effet de serre!

Dominique Forget

# PUBLICITÉ

## LUNDI 26 NOVEMBRE

### Faculté des sciences humaines

Conférence: «Psychanalyse, littérature et auto-narration», de 19h à 21h. Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-2901. Conférencière: Louise Grenier, responsable du Cercle d'animation psychanalytique. **Renseignements:** Louise Grenier (514) 987-4184 [grenier.louise@uqam.ca](mailto:grenier.louise@uqam.ca)

### Revue Frontières

Lecture-spectacle sur le vécu aux portes de la mort: *Derniers fragments d'un long voyage...*, de 20h à 22h. Textes de Christiane Singer lus par la comédienne Françoise Faucher. Pavillon Judith-Jasmin, salle Marie-Gérin-Lajoie (J-M330). **Renseignements:** Diane Laflamme (514) 987-3000, poste 0251 [ad.laflamme@sympatico.ca](mailto:ad.laflamme@sympatico.ca) [www.frontieres.uqam.ca](http://www.frontieres.uqam.ca)

## MARDI 27 NOVEMBRE

### IREF (Institut de recherches et d'études féministes)

Conférence: «Les médias et le façonnement des normes féminines en matière de santé», de 12h30 à 14h. Conférencière: Lise Renaud, professeure, Département de communication sociale et publique, UQAM. Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-1950. **Renseignements:** Céline O'Dowd (514) 987-3000, poste 6587 [iref@uqam.ca](mailto:iref@uqam.ca) [www.iref.uqam.ca](http://www.iref.uqam.ca)

### CELAT (Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions)

Conférence en duo: «L'écriture littéraire de la Shoah dans les années 1960-1975: de Rawicz à Kertesz» et «Piotr Rawicz, un labyrinthe identitaire», de 12h30 à 14h. Conférenciers: Alexandre Prstojevic, Institut national des langues et civilisations orientales, France; Luba Jurgenson, Sorbonne, Paris IV. Pavillon 279 Ste-Catherine Est, salle DC-2300. **Renseignements:** Caroline Désy (514) 987-3000, poste 1664 [desy.caroline@uqam.ca](mailto:desy.caroline@uqam.ca) [www.celat.ulaval.ca](http://www.celat.ulaval.ca)

### Programme de doctorat conjoint en communication UdeM/Concordia/UQAM

Conférence: «Le service public de radiodiffusion dans les pays post-communistes», de 17h30 à 20h. Conférencier: Karol Jakubowicz, expert international en radiodiffusion, Pologne. Pavillon Marie-Victorin, 90, avenue Vincent-d'Indy, Université de Montréal, salle A-415. **Renseignements:** Yasmina El Jamaï (514) 531-1224 [info@media-redaktica.com](mailto:info@media-redaktica.com) [www.com.umontreal.ca/spry](http://www.com.umontreal.ca/spry)

## MERCREDI 28 NOVEMBRE

### Centre de design

Exposition: *Québec en design*, jusqu'au 16 décembre, du mercredi au dimanche, de midi à 18h. Commissaires: Paul Bourassa et Marc H. Choko. Pavillon de design, 1440,

rue Sanguinet (Métro Berri-UQAM), salle DE-R200.

**Renseignements:** (514) 987-3395 [centre.design@uqam.ca](mailto:centre.design@uqam.ca) [www.centrededesign.uqam.ca](http://www.centrededesign.uqam.ca)

### École des sciences de la gestion

Conférence: «L'importation et l'exportation», de 12h45 à 13h45. Animateur: Michel Grenier, directeur du Centre d'entrepreneuriat ESG UQAM. Pavillon des Sciences de la gestion, salle R-2155. **Renseignements:** Julie Beauchamp Martin (514) 987-3000, poste 4395 [comm.entrepreneuriat@uqam.ca](mailto:comm.entrepreneuriat@uqam.ca) [www.entrepreneurship.uqam.ca](http://www.entrepreneurship.uqam.ca)

### IEIM

Conférence: «La Chine après le dix-septième congrès du Parti communiste: en route vers l'harmonie sociale?», de 18h30 à 21h. Conférencier: André Laliberté, professeur, Département de sciences politiques, UQAM. Pavillon Athanase-David, salle D-R200. **Renseignements:** Lyne Tessier (514) 987-3667 [ieim@uqam.ca](mailto:ieim@uqam.ca) [www.ieim.uqam.ca](http://www.ieim.uqam.ca)

## TÉLUQ

Conférence: «La radio satellite: un médium qui prend sa place dans le paysage médiatique québécois», de 19h à 20h30. Conférencier: André Di Cesare, XM Radio Satellite. Pavillon de la Télé-université, 100 Sherbrooke Ouest, salle SU-1550. **Renseignements:** Denis Gilbert 1-800-463-4728, poste 5282 [dgilbert@teluq.uqam.ca](mailto:dgilbert@teluq.uqam.ca) [www.toile.coop/grandscomm/xm/](http://www.toile.coop/grandscomm/xm/)

## JEUDI 29 NOVEMBRE

### Chaire Raoul-Dandurand en études stratégiques et diplomatiques

Congrès: «Qui dirigera les États-Unis après George W. Bush? L'imprévisible course à la Maison-Blanche 2008», de 8h30 à 17h30. Nombreux conférenciers. **Renseignements:** Linda Bouchard (514) 987-6781 [chaire.strat@uqam.ca](mailto:chaire.strat@uqam.ca) [www.dandurand.uqam.ca](http://www.dandurand.uqam.ca)

## VENDREDI 30 NOVEMBRE

### Chaire de recherche du Canada sur la question territoriale autochtone

Conférence: «Refining the canadian model of colonialism: the case of Nunavik», de 12h30 à 14h. Conférencier: Toby Morantz, Université McGill Pavillon 279 Sainte-Catherine Est, salle DC-2300. **Renseignements:** Maxime Gohier (514) 987-3000, poste 8278 [chaire.autochtone@uqam.ca](mailto:chaire.autochtone@uqam.ca) [www.territoireautochtone.uqam.ca](http://www.territoireautochtone.uqam.ca)

### CIRST (Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie)

Conférence: «L'organisme a-t-il un statut ontologique?», de 12h30 à 14h. Conférencier: Charles Wolfe, professeur, Université de Sydney.

Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-3235.

**Renseignements:** Martine Foisy (514) 987-3000 poste 6584 [foisy.martine@uqam.ca](mailto:foisy.martine@uqam.ca) [www.cirst.uqam.ca](http://www.cirst.uqam.ca)

### ISC (Institut des sciences cognitives)

Conférence: «Plasticité et réorganisation fonctionnelle chez la personne aveugle ou sourde: imagerie cérébrale et comportement», de 15h à 17h. Conférencier: Franco Lepore, Université de Montréal. Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-1950. **Renseignements:** Guillaume Chicoisne (514) 987-3000, poste 4374 [chicoisne.guillaume@uqam.ca](mailto:chicoisne.guillaume@uqam.ca) [www.isc.uqam.ca](http://www.isc.uqam.ca)

## MARDI 4 DÉCEMBRE

### Département de musique

Concert en fête: 30<sup>e</sup> anniversaire du Choeur de l'UQAM, de 20h à 22h. Interprètes: Ensemble vocal et le Chœur de l'UQAM sous la direction de Miklós Takács. Centre Pierre-Péladeau, 300, rue de Maisonneuve Est (Métro Berri-UQAM), Salle Pierre-Mercure. **Renseignements:** Hélène Gagnon (514) 987-3000, poste 0294 [gagnon.helene@uqam.ca](mailto:gagnon.helene@uqam.ca) [www.musique.uqam.ca](http://www.musique.uqam.ca)

## MERCREDI 5 DÉCEMBRE

### Département management et technologie

Conférence: «Philosophie et fondements de la gestion», de 12h30 à 14h. Conférencier: Mario Bunge, Université McGill. Pavillon des Sciences de la gestion, salle D-R200. **Renseignements:** Dan A. Seni (514) 987-3000, poste 8200 [seni.dan@uqam.ca](mailto:seni.dan@uqam.ca)

### Faculté des sciences humaines

Conférence: «Mohamad au cinéma: la destruction des idoles dans un media iconodule», de 12h45 à 13h45. Conférencier: Walid El Khachab, professeur, Études arabes, Université York. Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-1950. [www.figuration.org](http://www.figuration.org)

### École des sciences de la gestion

Conférence: «Techniques de vente», de 12h45 à 13h45. Conférencier: Michel Grenier, directeur du Centre d'entrepreneuriat ESG UQAM. Pavillon des Sciences de la gestion, salle R-2155. **Renseignements:** Julie Beauchamp Martin (514) 987-3000, poste 4395 [comm.entrepreneuriat@uqam.ca](mailto:comm.entrepreneuriat@uqam.ca) [www.entrepreneurship.uqam.ca](http://www.entrepreneurship.uqam.ca)

## JEUDI 6 DÉCEMBRE

### NT2, le Laboratoire de recherches sur les œuvres hypermédiatiques de l'UQAM

Sortir de l'écran / Spoken Screen: conférence de Aya Karpinska de la Brown University à New York, de 14h à 17h. Pavillon Judith-Jasmin, salle J-4255.

**Renseignements:** Anick Bergeron (514) 987-0425 [nt2@uqam.ca](mailto:nt2@uqam.ca) [www.sortirdelecran.ca](http://www.sortirdelecran.ca)

### CIQSS (Centre interuniversitaire québécois de statistiques sociales)

Conférence: «Statistiques sociales et diversité ethnique: doit-on compter, comment, et à quelles fins?», jusqu'au 8 décembre, de 8h30 à 19h. Pavillon Sherbrooke, salle SH-2620. **Renseignements:** Amélie Gagnon (514) 343-2090, poste 92 [ciqss@uqam.ca](mailto:ciqss@uqam.ca) [www.ciqss.umontreal.ca/fr/SSDE/index.html](http://www.ciqss.umontreal.ca/fr/SSDE/index.html)

### Figura, centre de recherche sur le texte et l'imaginaire

Colloque: «États de la présence: les lieux d'inscription de la subjectivité dans la poésie québécoise actuelle», jusqu'au 8 décembre, de 9h à 17h. Nombreux conférenciers. Pavillon Athanase-David. **Renseignements:** Denise Brassard et Evelyne Gagnon [etatsdelapresence@gmail.com](mailto:etatsdelapresence@gmail.com) [www.figura.uqam.ca/](http://www.figura.uqam.ca/)

## VENDREDI 7 DÉCEMBRE

### Galerie de l'UQAM

Exposition étudiante: *Paramètre 2007*, jusqu'au 15 décembre, de midi à 18h. Artistes: étudiants de l'École des arts visuels et médiatiques. Vernissage le 6 décembre, de 17h30 à 19h30. Pavillon Judith-Jasmin, 405, rue, Sainte-Catherine Est (Métro Berri-UQAM), salle J-R120. **Renseignements:** (514) 987-6150 [galerie@uqam.ca](mailto:galerie@uqam.ca) [www.galerie.uqam.ca](http://www.galerie.uqam.ca)

### École des sciences de la gestion

Conférence: «Prendre le contrôle de sa carrière: commerce international», de 9h30 à 12h30. Conférencière: Élise Racicot, déléguée commerciale pour le bureau régional du Québec d'Affaires étrangères et Commerce international Canada. Pavillon des Sciences de la gestion, salle R-1910. **Renseignements:** Marie De Moor (514) 987-3000, poste 5896 [demoor.marie@uqam.ca](mailto:demoor.marie@uqam.ca) [www.cgc.esg.uqam.ca](http://www.cgc.esg.uqam.ca)

## LUNDI 10 DÉCEMBRE

### CIRST

Conférence: «All fetuses created equal? Gender-profession technology-statistics...and the racialization of fetus», de 12h30 à 14h. Conférencière: Ann Rudinow Sætnan, professeur, Norwegian University of science and technology. Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-3235. **Renseignements:** Martine Foisy (514) 987-3000, poste 6584 [foisy.martine@uqam.ca](mailto:foisy.martine@uqam.ca) [www.cirst.uqam.ca](http://www.cirst.uqam.ca)

## MERCREDI 12 DÉCEMBRE

### École des sciences de la gestion

Conférence: «Techniques de négociation», de 12h45 à 13h45. Conférencier: Michel Grenier,

directeur du Centre d'entrepreneuriat ESG UQAM.

Pavillon des Sciences de la gestion, salle R-2155.

### Renseignements:

Julie Beauchamp Martin (514) 987-3000, poste 4395 [comm.entrepreneuriat@uqam.ca](mailto:comm.entrepreneuriat@uqam.ca) [www.entrepreneurship.uqam.ca](http://www.entrepreneurship.uqam.ca)

## TÉLUQ

Lancement de livre: *Former à distance. La Télé-université et l'accès à l'enseignement supérieur 1972-2006*, de Patrick Guillemet, publié aux Presses de l'Université du Québec. Lancement à Québec: mercredi le 12 décembre 2007, de 15h à 16h30, Télé-université, 475, rue du Parvis (quartier St-Roch), salle 2332. Aussi à Montréal le jeudi 13 décembre de 15h à 16h30. Télé-université (SU), 100, rue Sherbrooke Ouest, salle Hall d'entrée en bas du grand escalier (côté jardin). **Réservations:** Confirmation avant le 7 décembre (418) 657-4399 [puq@puq.ca](mailto:puq@puq.ca)

### École des sciences de la gestion

Conférence URBA 2015: «La gestion écologique des déchets en milieu urbain et les enjeux de leur disposition», à 17h30. Conférencier: Massimo Iezzoni, directeur général, Communauté métropolitaine de Montréal. Pavillon Athanase-David, salle D-R200. **Renseignements:** Florence Junca Adenot (514) 987-3000, poste 2264 [junca-adenot.florence@uqam.ca](mailto:junca-adenot.florence@uqam.ca)

### Département de danse

Spectacle de danse: *Debout et être:* une reconstruction chorégraphique, jusqu'au 15 décembre, à 20h. Chorégraphe invitée: Dominique Porte, Département de danse, UQAM. Pavillon de danse, 840, rue Cherrier (Métro Sherbrooke), Studio de l'Agora de la danse. **Renseignements:** Robert Duguay (514) 987-3000, poste 7812 [duguay.robert@uqam.ca](mailto:duguay.robert@uqam.ca)

## MARDI 18 DÉCEMBRE

### Département de musique

Concert avec l'Orchestre de l'UQAM, de 20h à 22h, sous la direction de Martin Foster. Centre Pierre-Péladeau, 300, rue de Maisonneuve Est (Métro Berri-UQAM), Salle Pierre-Mercure. **Renseignements:** Hélène Gagnon (514) 987-3000, poste 0294 [gagnon.helene@uqam.ca](mailto:gagnon.helene@uqam.ca) [www.musique.uqam.ca](http://www.musique.uqam.ca)

### Formulaire Web

Pour nous communiquer les coordonnées de vos événements, veuillez utiliser le formulaire à l'adresse suivante: [www.evenements.uqam.ca](http://www.evenements.uqam.ca) 10 jours avant la parution du journal. **Prochaines parutions:** 7 et 21 janvier 2008.

# Souffrir pour le plaisir de la clientèle

Marie-Claude Bourdon

Ce sont des caissières, des vendeuses et souvent des employés au bas de l'échelle à qui le patron demande de travailler debout dans une position immobile pendant de longues heures, sans possibilité de s'asseoir pour se reposer. Pourquoi? Dans bien des cas, parce que cela fait partie de la mentalité nord-américaine d'exiger des employés, particulièrement ceux qui servent le public, de travailler debout.

Karen Messing, professeure au Département de sciences biologiques, et ses collaboratrices France Tissot, agente de recherche au CINBIOSE, et la Dre Susan Stock, de l'Institut national de santé publique, analysent les facteurs qui sous-tendent l'imposition de la position debout et les réactions physiologiques qui lui sont associées dans un article récemment publié dans la plus importante revue scientifique en santé publique, l'*American Journal of Public Health*. Intitulé *Distal Lower-Extremity Pain and Work Postures in the Quebec Population*, l'article démontre que la posture debout prolongée est synonyme d'inconfort et de douleurs et que le fait d'avoir accès à un banc pour s'asseoir de temps à autre permet de réduire grandement ces problèmes.

Fallait-il vraiment une étude scientifique pour démontrer cette évidence? Karen Messing sourit. «Même si on sait d'instinct que travailler debout

est plus éprouvant que travailler assis, on ne le savait pas scientifiquement», répond-elle. En effet, de nombreuses études en ergonomie ont plutôt porté sur les problèmes associés à la posture assise et ne démontraient pas clairement que travailler debout est pire que travailler assis.

L'originalité de l'étude publiée par l'équipe de Karen Messing, c'est d'avoir tenu compte de plusieurs facteurs négligés dans les recherches antérieures, dont la possibilité pour les employés de bouger ou de s'asseoir un peu pour se reposer. «En démantant tout cela, on a pu démontrer que c'est la posture debout sans possibilité de s'asseoir qui est la plus nuisible pour les douleurs aux membres inférieurs, c'est-à-dire aux pieds, aux chevilles, aux jambes et aux mollets.»

## Le droit à un banc

Selon l'étude Santé Québec de 1998, 59 % des Québécois travaillent habituellement debout et seulement un travailleur debout sur six peut s'asseoir à volonté. À titre comparatif, seulement 19 % des travailleurs suédois disent travailler généralement debout. En principe, l'employeur est tenu de fournir un siège quand la nature du travail le permet. Certains employés syndiqués ont d'ailleurs obtenu le droit à un banc, notamment à la S.A.Q. et au Casino de Montréal, «où les hommes sont fortement représentés», note Karen Messing. Mais



Photo: François L. Delagrave

**Karen Messing, professeure au Département des sciences biologiques, vient de publier un article dans le *American Journal of Public Health*, la plus importante revue scientifique en santé publique.**

ailleurs, on endure souvent en silence. «Parmi les travailleurs que nous avons interviewés, à peu près personne

n'avait fait de revendication pour un banc, mentionne la chercheuse. Les gens qui travaillent dans des condi-

tions précaires ont d'autres combats à mener. Ils se battent pour avoir des heures de travail, pour se faire payer leurs heures, même pour avoir le droit à une pause. Une personne a raconté qu'elle se cachait derrière une colonne pour se reposer.»

Plusieurs chercheurs de l'UQAM ont collaboré aux recherches qui ont mené à la publication de cet article. En plus de ses coauteurs, Karen Messing note les contributions de Nicole Vézina (qui a conçu un banc pour les caissières de supermarché permettant la position assis-debout) et d'Alain Comtois, professeurs au Département de kinanthropologie, de Sylvie Fortin, professeure au Département de danse, et des étudiants aux cycles supérieurs Ève Laperrière, Vanessa Couture et Suzy Ngomo.

Changer les mentalités et donner des munitions aux travailleurs et travailleuses qui se battent pour obtenir un banc, voilà l'objectif de ces recherches. «Pourquoi s'intéresser à la douleur? demande Karen Messing. Parce que je ne vois pas pourquoi une caissière devrait être debout pour mon plaisir si ça lui cause de l'inconfort. D'ailleurs, cette obligation de se tenir debout quand on sert le public, c'est quelque chose de très spécifique à l'Amérique du Nord. Ce n'est pas comme ça en Europe, où la plupart des caissières ont un banc, ni en Thaïlande, ni en Afrique, ni au Brésil.» ●



Les caissières de ce supermarché du Brésil ont accès à une chaise.

## Christiane Huot nommée au C.A. de Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Madame Christiane Huot, directrice du Service des archives et de gestion des documents de l'UQAM, a été nommée au conseil d'administration de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANq), à la suite d'une consultation auprès du milieu archivistique québécois. Madame Huot, qui se dit très heureuse de cette nomination, siègera comme archiviste au conseil de l'institution.

BANq, rappelons-le, a pour mission de rassembler, de conserver et de

diffuser le patrimoine documentaire québécois publié et tout document qui s'y rattache et qui présente un intérêt culturel, de même que tout document relatif au Québec et publié à l'extérieur du Québec. Son rôle est aussi d'offrir un accès démocratique au patrimoine documentaire constitué par ses collections, à la culture et au savoir universel et d'agir, à cet égard, comme catalyseur auprès des institutions documentaires québécoises.



Christiane Huot, directrice du Service des archives et de gestion des documents de l'UQAM.

# PUBLICITÉ

# Chorégraphes de la danse sans corps

**Claude Gauvreau**

■ Ils étaient en France, au Portugal et en Belgique, ces dernières semaines, pour présenter leur projet *Nobody Danse*, une chorégraphie numérique inspirée du *Sacre du printemps*, œuvre musicale du célèbre compositeur Igor Stravinski. Martine Époque et Denis Poulin, professeurs associés au Département de danse et codirecteurs du Laboratoire de recherche-crédation en technochorégraphie (LARtech), sont des pionniers de la danse virtuelle au Québec.

Les deux chercheurs s'intéressent depuis longtemps aux technologies du multimédia en tant qu'outils de création et d'enseignement de la danse. En 1979, dans leur film *Ni scène, ni coulisses*, ils mettaient en scène des silhouettes évidées ou revêtues de cristaux dont les mouvements, simples lignes mouvantes, formaient des tableaux dépersonnalisés, mais vivants. «J'avais une formation de réalisateur en cinéma et en télévision, alors que Martine était chorégraphe. Je m'occupais des images et elle de l'écriture. Avec le numérique, les frontières bougent et aujourd'hui nous sommes à la fois des chorégraphes et des animateurs 3D», raconte Denis Poulin.

L'arrivée du numérique a permis en effet une diversification des processus d'écriture chorégraphique et des lieux d'expression de la danse, depuis la scène jusqu'au Web, en passant par la vidéo. Si bien qu'il est possible désormais de créer des œuvres exclusivement virtuelles avec des interprètes numériques, à l'image de danseurs réels.

## Un nouveau modèle de création

Martine Époque et Denis Poulin travaillent à l'élaboration d'un nouveau modèle d'écriture et de création chorégraphique, la «danse sans corps», qui souligne le mouvement dansé plutôt que le corps de l'interprète. «Le mouvement du corps est fugace et ses traces sont difficilement enregistrables par l'œil humain, précise Mme Époque. Mais les technologies numériques de capture du mouvement permettent d'enregistrer le mouvement brut sous forme de données mathématiques en 3D, avec une telle précision que l'on peut reconnaître la signature motrice singulière de chaque interprète.»



Photo: François L. Delagrave

**Martine Époque et Denis Poulin, professeurs associés au Département de danse et codirecteurs du Laboratoire de recherche-crédation en technochorégraphie (LARtech).**

Le projet *Nobody Danse* met à profit le système d'enregistrement du mouvement MoCap optique (*motion capture*) et aussi des personnages conçus au moyen de logiciels d'animation. «Pour capter le mouvement, des marqueurs sont placés sur le corps d'un interprète humain et sont ensuite traités par un ordinateur. Nous observons ainsi la vivacité d'un danseur, sa façon de se cambrier, de tomber ou de se relever. Son mouvement est donc utilisé pour faire bouger des personnages fictifs», explique M. Poulin.

«*Nobody Danse* est un *work in progress*», souligne Martine Époque. «L'objectif est de réaliser pour 2013, année du centenaire de la création du chef d'œuvre de Stravinski, un film numérique, haute définition, de notre chorégraphie du *Sacre du printemps*», poursuit Denis Poulin. D'ici là, *Nobody Danse* fera partie de l'exposition itinérante *Au-delà de l'image* du musée de Sherbrooke qui, au cours des cinq prochaines années, circulera dans les principales villes canadiennes, et sera présentée dans divers festivals et colloques.

## Analyser le mouvement

En juillet dernier, Martine Époque a reçu une subvention de près de 200 000 \$ du Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC) pour un autre projet de re-

cherche-crédation. Il s'agit de réaliser une collection numérique de «signatures motrices» de danseurs et de créer

une médiathèque chorégraphique interactive qui serait à la fois un outil de création chorégraphique et d'analyse

du mouvement dansé.

«La signature motrice, c'est ce qui est propre à chaque individu. C'est le danseur exprimant sa personnalité dans le mouvement», souligne Martine Époque. Les signatures de la collection seraient disponibles sur le Web et pourraient être étudiées par les chorégraphes et les interprètes.

La médiathèque comprendra trois niveaux d'observations. «Le premier niveau, explique Mme Époque, proposerait des photos et des vidéos de danseurs, comme celles de Louise Lecavalier, accompagnées de notes biographiques. Le deuxième présenterait un vrai danseur en action et un personnage qui serait son alter ego numérique. Au troisième niveau, les gens pourront choisir des séquences enregistrées des mouvements des danseurs et des personnages numériques, les monter et créer leurs propres chorégraphies.»

«La danse numérique ne remplace pas la force d'un spectacle sur scène avec des danseurs réels. Elle cherche simplement à ouvrir de nouvelles portes», conclut Denis Poulin ●

# PUBLICITÉ



**Danseurs virtuels, créés par Martine Époque et Denis Poulin, en plein mouvement.**